



présente

“Tous les hommes sont mortels”
(1946)

roman de Simone de BEAUVOIR

(520 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis des notes facilitant la lecture (page 8)

enfin une analyse de :

l'intérêt de l'action (page 17)

l'intérêt littéraire (page 20)

l'intérêt documentaire (page 22)

l'intérêt psychologique (page 25)

l'intérêt philosophique (page 32)

la destinée de l'œuvre (page 38).

Bonne lecture !

Résumé

Prologue

Chapitre premier

À la fin de la pièce, la comédienne Régine, qui est «*une admirable Bérénice*», manifeste son mépris pour le public, comme pour sa partenaire, Florence, avec laquelle elle s'est conduite perfidement. Elle fait part de son ambition (elle a le souci de sa carrière, veut être célèbre, est prête à tout pour briller au cinéma), révèle son narcissisme. Elle manifeste aussi son mépris pour l'amour qui, pour elle, est un malentendu. Son vice ou sa qualité est l'exigence. Elle refuse de se résigner comme le font les autres, demeure fidèle à elle-même contre l'engloutissement dans l'amour de Dieu qu'on lui proposait dans son enfance. Elle est angoissée par le sentiment de la fuite du temps et de la mort. Elle est poursuivie par un cauchemar où elle n'est qu'un brin d'herbe dans une pelouse.

Elle est intriguée par un homme qui, à l'hôtel, est toujours présent et immobile. Elle a envie d'exister pour lui, de s'imposer à lui. Mais son regard ne la voit pas. Elle et ses amis trouvent différentes explications de son comportement : ainsi, ne serait-il pas «*un fakir*»? Étant étonnée par son indifférence à la pluie, au confort, elle l'aborde, apprend qu'il s'appelle Raymond Fosca. Intéressée par cet homme qui ne s'intéresse à rien, elle lui demande son secret «*pour ne jamais s'ennuyer*». Elle a le projet de le guérir puis de l'abandonner. Fosca essaie de la dissuader de s'occuper de lui. Il lui dit avoir peur de, au contact des êtres humains, voir le temps couler à nouveau. À la question de Régine : «*Quel âge avez-vous donc? Il ne répondit pas.*»

Chapitre II

Régine a réussi : Fosca est normalisé, désormais soucieux d'elle (ce qui fait que son arrivée inopportune lui déplaît). Aussi désormais méprise-t-elle son «*fakir*» qu'elle voit entrer par la fenêtre en dépit du danger. Il lui indique l'avantage qu'il a sur elle ; il la verra morte ; elle lui répond : «*Au moins, quand je mourrai, moi, j'aurai vécu. Vous, vous êtes un mort.*» Il refuse d'abord de s'expliquer, avant de lui révéler qu'il est immortel. Elle l'envie, voulant être immortelle pour les mortels. Mais il lui fait connaître la malédiction qu'est le fait d'être immortel face aux mortels. Cependant, il y a un moyen d'y échapper : l'amour ; et, brusquement, il lui donne un baiser. Cette révélation a fait manquer sa répétition à Régine qui se donne le défi de se consacrer à cet homme qui est ou se croit immortel. Elle se rend compte qu'elle pourrait se rendre immortelle dans la mémoire et le cœur de Fosca. La voilà obsédée par lui. Comme preuve de son immortalité, il se donne un coup de rasoir, du sang s'échappe de sa gorge, mais la blessure est tout de suite refermée. Alors qu'elle lui demande : «*Sauvez-moi de la mort.*», il rétorque : «*Sauvez-moi de la nuit et de l'indifférence.*» De nouveau, elle émet l'hypothèse : un fakir? Mais elle a la tentation de le croire et de l'aimer, d'être la plus belle à ses yeux, d'être une femme célèbre parmi celles des temps passés, ce qui lui donne le sentiment d'être invulnérable. Comme Fosca, ne voulant plus revenir sur son passé, préférerait avoir «*quelque chose à faire*», elle lui propose d'écrire ses mémoires.

Chapitre III

Régine, qui vit avec Annie, introduit chez elle Fosca, d'où les difficultés pratiques de la vie à trois. Il se montre indifférent à l'égard des choses auxquelles elle tient. Elle aimerait qu'ils fassent ensemble de grandes choses, lui propose d'écrire une pièce qui servirait à leur gloire commune. Mais il a plutôt le projet de trouver un métier, d'avoir une occupation qui ne l'oblige pas à penser ; et elle regrette de le voir devenu un homme comme les autres. Un soir, il lui dit : «*Je me sens heureux*» ; il a eu, «*dans la violence d'un instant*», une «*illusion de plénitude*». Voilà Régine mécontente de la connivence entre Annie et lui ; aussi envisage-t-elle de les empêcher d'exister sans elle, se montre méchante à l'égard d'Annie. Le voyant tricoter, elle craint aussi que Fosca se rendorme. Le malentendu entre eux tient à ce qu'«*elle l'aimait parce qu'il était immortel, et il l'aimait dans l'espoir de redevenir pareil à un mortel*»

; que le temps était fini pour elle, infini pour Fosca. Alors qu'elle se veut différente des autres femmes, il lui assène : *«Vous êtes blonde, généreuse et ambitieuse, vous avez horreur de la mort.»* Essayant d'écrire une pièce, il n'y parvient pas. Elle voudrait qu'il se rende compte qu'elle est une grande comédienne, lui demande s'il a *«vu jouer Rachel autrefois»*. Fosca constate que, sur la scène, elle réussit à *«feindre d'exister»*. Régine organise une réception, et Fosca a pitié de la comédie qu'elle joue dans *«le jeu de l'existence»*. Elle a décidé, pour relever le défi de Fosca, d'annoncer qu'elle renonce à sa carrière ; mais n'est-ce pas une autre comédie alors qu'elle veut mettre fin aux *«mensonges»*. Comme Fosca l'étreint, pour elle, *«l'instant flambait, l'éternité était vaincue»*. Mais il la quitte, en lui laissant un mot d'adieu, et Régine apprend que c'est Annie qui lui a demandé de le faire, pour son bien. Elle part à sa recherche, et le retrouve. Il décide de lui raconter son histoire.

Première partie

Fosca est *«né en Italie, le 17 mai 1279, dans un palais de la ville de Carmona»* qui, vassale de Gênes, était en proie à la lutte entre clans. Il en profita pour devenir le prince de la ville, et décider de s'opposer à Gênes. Mais Carmona fut soumise à un siège, et la famine sévit. Refusant de voir sa ville vaincue, il décida l'exil des bouches inutiles, ce qui révolta sa femme, Catherine. Cependant, il voyait venir la fin de sa vie, l'inéluctabilité de la mort, son action pour la défense de sa ville s'avérant inutile. Il lui faudrait plus de temps pour mener son œuvre à bien. Ce fut alors qu'un mendiant lui proposa un élixir d'immortalité que lui-même n'avait osé boire. Fosca hésita d'abord ; fit prendre de l'élixir à une souris qui fut douée de l'immortalité. Même si Catherine lui rappela la malédiction dont est victime le Juif errant, il décida alors de boire le liquide. Après quatre jours, il se réveilla : *«Tout était neuf comme une aube»*, et il eut la vision de l'avenir de Carmona.

La ville fut délivrée. Fosca se lança dans une guerre de conquête, étant alors appelé *«l'Invincible»*. Il prit des mesures sévères pour assurer l'indépendance de Carmona, ce que lui reprocha son fils, Tancrede. Devant la menace de la peste, lui, qui tendait au scepticisme, à l'athéisme, s'opposa aux moines qui prêchaient la pénitence, qui voyaient dans le fléau une preuve de l'existence de Dieu. Catherine fut victime de la peste, et l'immortel se sentit tout à fait seul. Il lança un pèlerinage avec une foule de pénitents, qui s'emparèrent de la ville de Rivelles, et il se montra un habile chef de troupe et un conquérant sans scrupule. Mais, tandis que la victoire fut célébrée par des fêtes, il se sentit seul. Il reconstitua son armée pour combattre Gênes, pour lancer un défi à Florence qu'il lui fut toutefois impossible d'attaquer. Au retour, eut lieu une bataille où il subit une défaite totale, ce qui rendait toute la campagne inutile. Il adopta alors une autre méthode : affaiblir sournoisement ses ennemis. Gênes fut ainsi conduite à la décadence. Mais apparut un ennemi plus redoutable : le duc de Milan, devant lequel Fosca fut prêt à se soumettre pour l'intérêt de sa patrie. Cet échec fut compensé par la prise de Pergola, dont les habitants, cependant, avaient fui avec leurs richesses. Pour assurer la paix et la prospérité de Carmona, Fosca signa un traité avec le duc de Milan.

Comme, dans sa ville, les ouvriers et les chevaliers se révoltèrent, il les fit massacrer, tout en étant incertain sur le bien-fondé de son action, et en ressentant la lassitude de ce monde. Il eut alors l'idée d'avoir un fils, Antoine, et de préparer son avenir. Un jour, il découvrit l'amitié entre Antoine et une jeune fille, Béatrice, et ressentit de la déception devant leur plaisir clandestin. Il put sauver Antoine de la noyade, le voir heureux quand furent inaugurés des jets d'eau. Mais il vint à Antoine le désir de gouverner, et Fosca aurait voulu lui faire savoir l'inutilité de toute action, l'inutilité du développement et de l'enrichissement de Carmona. Antoine décida la guerre, alors que son père prônait la nécessité de la paix, ayant désormais le souci de l'Italie, ce qui faisait de lui un étranger à Carmona. Aussi abdiqua-t-il.

Attiré par la rebelle qu'était Béatrice, qui voulait en apprendre le plus possible, qui refusait ses cadeaux, le luxe, le gaspillage, qui ne cherchait pas à lui plaire, il voulut l'éloigner d'Antoine et l'épouser. Elle lui rétorqua : *«Vous n'êtes pas un homme [...] Vous êtes un mort.»* Cependant, blessé dans un combat, Antoine mourut, en étant toutefois comblé : il passait pour un héros. Béatrice désira alors retourner chez sa mère. Mais Fosca, qui demeurait toujours dans la force de l'âge, qui ne connaissait pas la fatigue, décida de l'épouser malgré elle. Cependant, il allait constater que jamais elle ne pourrait aimer un homme qui jamais ne risquait sa vie, qui était soumis à la malédiction de

l'immortalité, qui ressentait l'horreur d'avoir un corps impérissable, tandis que celui de Béatrice vieillissait.

Il fut pressenti pour assurer l'unité de l'Italie dont l'empereur d'Allemagne, le Habsbourg Maximilien, prenait possession, ses lansquenets menaçant l'indépendance de Carmona dont le destin se décidait ailleurs. Il comprit qu'il lui fallait rejoindre Maximilien pour régner sur le monde entier.

Deuxième partie

Quittant Carmona qui était livrée aux Impériaux, Fosca rejoignit, à Florence, l'empereur, qui fut intéressé par l'immortel. Déjà très puissant, Maximilien se voyait proposer, par les rois catholiques d'Espagne, un mariage qui doublerait la puissance des Habsbourg. Fosca put alors rêver d'une utopie, *«les hommes allant déchiffrer clairement les secrets de la nature et la dominer, allant commencer à conquérir le bonheur»*. Pour lui, il fallait que le petit-fils de Maximilien, Charles, assure le salut du monde en maintenant l'unité de l'Empire. Fosca, se rendant avec l'adolescent en Espagne, portait sa pensée vers l'Amérique.

Après la mort de Maximilien, Fosca rentra en Allemagne pour organiser auprès des électeurs la compétition pour la désignation du nouvel empereur. Le vote en faveur de Charles fut arraché par l'argent et par la menace. Il fut couronné empereur grâce à Fosca, à ses yeux un être marqué par Dieu, qui envisageait être le maître de l'Univers pour l'éternité.

Cependant, il avait beau entretenir son rêve utopique, il lui fallait se soumettre à la *«monstrueuse mécanique»* de la réalité, car se présentaient des problèmes. Il y avait celui de l'Amérique où on reprochait à Cortez de massacrer les Indiens ; Fosca, qui pensait qu'on ne pouvait gouverner sans faire de mal, se disait que, si leur la vie était brève, elle leur faisait tout de même acquérir le salut éternel. Il y avait, en Europe, l'agitation provoquée par Luther ; Fosca, qui ne comprenait pas le phénomène religieux, se demandait d'où venait l'ascendant qu'il exerçait, s'il fallait, à son égard, faire preuve de tolérance ou de sévérité ; il regrettait que la *«seule conscience»* de cet homme vienne s'opposer à *«l'intérêt de l'Empire et du monde»*, à l'unité que lui-même voulait. Si, cependant, Luther fut mis au ban de l'Empire, il fallait, devant le désordre suscité par l'hérésie, réformer l'économie où se manifestait d'ailleurs le déséquilibre causé par l'arrivée de l'or de l'Amérique. Il fallait encore mener la guerre contre François Ier (mais la victoire fut obtenue), faire face à la révolte des paysans en Allemagne, à la révolte des bourgeois et ouvriers de Gand.

Fosca voulait apaiser et unifier l'Allemagne, ce que, depuis dix ans, empêchait l'hérésie. Puis il voulait se tourner vers le Nouveau Monde, à propos duquel il regrettait le partage qui avait dû être fait entre les Espagnols et les Portugais, envisageant l'annexion de ces possessions avec une avidité et une impatience qui étonnaient Charles, qui avait le sens de la mesure. Or il avait fallu se soumettre aux banques pour obtenir le financement d'une autre guerre où furent déployés, pour combattre le pape, des soldats luthériens qu'on n'avait pu empêcher de faire le sac de Rome, qui laissa Fosca indifférent même s'il repensa à cette Italie à feu et à sang. Il regrettait ces guerres qui empêchaient la réalisation de son grand dessein.

Comme Charles mettait beaucoup d'ardeur à pourchasser les hérétiques, ayant appris la sévérité par Fosca, celui-ci décida, pour les comprendre, d'assister à leurs réunions ; il vit ainsi un prophète anabaptiste exprimer avec violence sa volonté de tout détruire pour établir *«une cité nouvelle»*. Or les anabaptistes provoquèrent des troubles à Münster. Fosca discuta aussi avec des luthériens, espérant leur faire admettre la nécessité d'aller vers le bien commun ; mais ils lui opposèrent la primauté de la conscience individuelle ; il considéra que leur volonté d'être des martyrs était semblable à celle d'Antoine, à celle de Béatrice, à celle de tous les mortels.

S'étant persuadé qu'il avait fait le malheur de l'Empereur, il décida de *«partir pour les Amériques»* où il voyait désormais la seule possibilité d'agir. Sur la caravelle, il se demanda : *«Comment posséder la mer?»* Il passa devant l'archipel des Lucays dont la population avait été détruite. Il arriva à Santiago de Cuba où il demanda au gouverneur quelle était la raison de la disparition des Indiens. Mais ce fut un moine qui lui révéla qu'on les avait fait *«travailler jusqu'à ce qu'ils meurent à la peine»*. Ils avaient été remplacés par des Noirs auxquels on infligeait de cruels traitements. Devant les ravages commis par les conquérants, Fosca constata l'impossibilité de faire respecter les ordonnances de Charles

Quint. Il fut étonné par la découverte des restes de l'empire des Incas, en particulier à Pachacumac, à Cuzco ; il vit les villages abandonnés, les Indiens ayant été conduits aux mines du Potosi où ils avaient été terriblement exploités.

De retour en Espagne, il fit son rapport à Charles Quint qui jugea : *«J'ai donc échoué partout»*, tandis que lui-même se reprocha sa vanité de vouloir dominer l'Univers, qui *«n'existait pas [...] était ailleurs, toujours ailleurs [...] nulle part»*, le *«seul bien»* étant *«d'agir selon sa conscience»*, son erreur de vouloir le bonheur des humains malgré eux. Charles Quint se retira du pouvoir, dans une maison proche du monastère de Yuste.

Régine se dit fatiguée et convaincue que *«ce serait jusqu'au bout la même histoire»*. Mais Fosca est décidé à continuer de parler.

Troisième partie

Fosca raconte comment, parti de Mexico, il erra au hasard, n'éprouvant que du dédain pour le fleuve qu'il avait découvert. Pourtant, son intérêt renaquit à la proximité d'un autre Blanc. Il lui indiqua que, *«cent ans plus tôt»*, il s'était embarqué pour *«faire le tour du monde»*, en se passant des humains, en n'étant *«qu'un regard»*. Mais il eut envie *«d'être cet homme qui avait faim et qui mangeait, cet homme qui cherchait avec passion le passage vers la Chine»* en étant parti de Montréal ; il eut envie de vivre de nouveau aux yeux de ce Carlier. Ils voguèrent donc dans des canots sur ce fleuve, Carlier étant intéressé par tout ce qu'ils voyaient, tandis que Fosca était indifférent. Mais il appréciait que Carlier lui parle comme s'il avait été *«son semblable»*, tout en exprimant son désir d'être immortel comme lui. Ils rencontrèrent des Indiens dont le chef s'opposa au projet de Carlier ; ils les virent supplicier *«un crocodile»* [sic] ; Fosca but d'une *«eau de feu»* qui lui donna l'impression d'être devenu un Indien. Comme ils constatèrent que les canots avaient été volés, Fosca proposa qu'ils construisent un fort où Carlier l'attendrait, tandis qu'il irait à Montréal chercher du secours.

Il fut, avec des compagnons, de retour au *«fort Carlier»* où des hommes étaient morts du scorbut ; où on avait dû résister aux Indiens. Tandis que Fosca imaginait : *«Un jour, il y aura des forts et des comptoirs tout le long de ce fleuve»*, Carlier, vieilli et affaibli, s'affligea : *«Moi, je ne serai plus là pour le voir»*, et exprima sa haine de l'immortel, trouvant terrible de vivre sous son regard. Et il fut déçu de constater que le fleuve n'était pas le passage vers la Chine, son unique désir étant de le trouver. Il décida de remonter le fleuve. Peu importait pour Fosca qui était seulement heureux d'avoir un but. Même si les vivres diminuaient, Carlier garda son entêtement désespéré. Puis il décida de se suicider, mais seul. Fosca pensa : *«Pour lui, c'en est fini. Ne me sera-t-il jamais possible de me quitter moi-même, ne laissant derrière moi que quelques os secs et nus?»*

Régine se dit incapable de se suicider. Fosca dit avoir alors essayé, avoir connu un étourdissement, mais s'être *«retrouvé vivant»*. Elle l'invite à continuer son récit.

Quatrième partie

Fosca fit un rêve dans lequel il se vit mort. Mais il fut réveillé par un valet. Il revint vingt ans en arrière, sur son séjour dans le village des Indiens où il s'était abandonné à la torpeur jusqu'à ce que des Blancs l'aient ramené en Europe. Le valet, Bompard, lui rappela qu'il avait à prendre un carrosse, à mettre une perruque, pour aller chez Mme de Montesson, alors que cette vie de Paris l'ennuyait, qu'il méprisait les gens de cette époque qui s'intéressaient à lui parce que son nihilisme leur faisait peur, son secret n'étant connu que de Bompard qui avait d'ailleurs été transformé depuis qu'il l'avait connu, qui lui était dévoué du fait de *«papiers»* que son maître détenait. Fosca acceptait de tuer le temps avec des mots comme *«la liberté, le bonheur, le progrès»*, qui étaient à la mode. Mais il ne se sentait pas à sa place, se considérait en exil. Cependant, il s'intéressait désormais à la recherche scientifique, faisant des expériences de chimie, étant fasciné par le cosmos comme par le microscope ou par l'observation des fourmis.

Comme, chez Mme de Montesson, on jouait, Fosca, à qui il était impossible de perdre, gagna beaucoup d'argent contre un autre joueur, qui passait par les affres de la peur, ce qu'il aurait lui-même aimé ressentir. Cet homme se suicida, ce qui valut à Fosca l'aversion de Marianne de Sinclair qui n'avait pas peur de lui. Comme Mme de Montesson tenait à elle, il lui révéla qu'elle organisait des réunions de son côté. De ce fait, il fut défié en duel par un certain Richet, et, comme Mlle de Sinclair lui était attachée, il fut, par sa douleur, touché, sous son armure d'inhumanité. Et il souffrit de n'avoir pas à affronter le risque de la mort, de pouvoir la donner pour «s'occuper». Aussi renonça-t-il au duel en faisant des excuses, et reçut-il les remerciements de Marianne.

Il perdit tout intérêt pour la recherche scientifique. Quand on lui parla du projet d'«une université libre» par laquelle «le développement de l'esprit scientifique aurait une grande influence sur le progrès politique et social», où il aurait eu «une chaire de chimie», il refusa d'abord, déclarant à Marianne : «Je ne m'intéresse à la science que dans la mesure où elle est inhumaine», lui faisant ce demi-aveu : «Depuis des années je n'ai pas réussi à me sentir vivant.» Mais, comme elle lui dit : «Vous êtes libre», il fut touché par cette idée, se demanda : «Vais-je redevenir vivant?», et lui donna une grosse somme d'argent destinée à l'université. Désormais, elle eut de la sollicitude pour lui, et lui, de la honte de la tromper, de ne pouvoir «lui expliquer qu'il désirait sa présence simplement pour tuer le temps, qu'il avait besoin d'elle pour vivre», pour goûter son amour de la vie, des êtres bien vivants. Elle croyait que Fosca en était un, et il se faisait «l'effet d'un imposteur». Elle trouvait qu'il avait «changé», qu'il ne pouvait plus se «divertir à pousser un homme au suicide». Entendant un chant, il eut le sentiment d'une communion avec les autres, avant que ne revienne celui de l'impossibilité de toucher le corps de Marianne. Aussi voulut-il se retirer, et, comme elle entendait le retenir, il prétendit : «Je ferais brûler les vieillards au lieu de leur construire des asiles, je mettrais les fous en liberté et j'enfermerais vos philosophes dans des cages» ; il lui asséna : «Je ne crois pas au progrès [...] Je ne suis pas fait pour vivre en société» ; il lui indiqua : «Moi, ma conscience ne m'ordonne jamais rien.» Il eut la tentation de lui révéler son immortalité, mais se souvint du «visage torturé de Carlier». Toutefois, envoyant Bompard à Saint-Pétersbourg, il lui annonça qu'il allait épouser Marianne, se disant : «Maintenant, j'aime et je peux souffrir ; me voilà de nouveau un homme.»

L'amour le rendit de nouveau attentif au monde, lui fit réapprendre à le regarder. Il admira la hâte de Marianne à utiliser le temps, et ressentit lui aussi la crainte de sa fuite. Mais il en vint à penser à la perspective de la mort de Marianne, s'inquiétant, un jour où elle était en retard, de la possibilité d'un accident. Chez elle et ses amis, il détestait leur entêtement à dépenser leurs forces, leur tension vers l'avenir, dont il était exclu. Malgré son amour pour elle, il n'avait pas d'intérêt pour ce qu'elle aimait.

Or Bompard revint de Russie, et Fosca eut peur. Aussi dut-il marchander avec lui la somme d'argent qu'il exigeait pour ne pas révéler son secret. Marianne, qui se rendit compte de son trouble, voulut l'interroger sur son passé, tandis qu'il aurait voulu «ne plus mentir», mais repoussa cette tentation.

Quinze ans plus tard, période pendant laquelle Bompard continua à exiger de l'argent, Marianne remarqua combien Fosca avait «l'air jeune». Ils avaient eu deux enfants dont l'un, Jacques, était mort, tandis que l'autre, Henriette, allait au bal. Mais il se sentait toujours un étranger dans sa famille. Il considérait inutile la recherche scientifique car elle est toujours subjective, «ne permet pas à l'homme de sortir de lui-même». Un jour, Bompard révéla son immortalité à Marianne qui éprouva l'horreur d'être aimée d'un être qui ne se donnait pas à elle «pour la vie, pour la mort» ; elle pensait qu'il n'y a pas d'amour possible entre deux êtres qui ne sont pas semblables.

Se trouvant un jour à la campagne, il aurait voulu «rester éternellement, couché sous ce hêtre sans un mouvement, sans un désir». Depuis la révélation, Marianne était entrée en agonie, étant certaine qu'il l'oublierait, alors qu'il se souvenait de Catherine et de Béatrice. Mais elle souhaita qu'il reste parmi les humains pour les aider. Et elle mourut, non sans détester celui qui ne mourrait pas. Il sentait sur lui «ce regard qui avait fait de lui un homme parmi les hommes». Avec Marianne, un monde avait sombré, et il ne restait que l'indifférence.

Régine constate : «Il y a seulement deux siècles vous étiez encore capable d'aimer.» Fosca indique qu'il avait, pendant cinquante ans, continué de travailler avec les amis de Marianne. Régine, qui «n'avait plus d'enfance, plus d'avenir», l'incite à finir l'histoire.

Cinquième partie :

Au moment de la Révolution de 1830, Fosca fut, comme à Carmona, dominé par son sentiment d'impuissance, et empêcha, son compagnon, Armand, de se servir de son revolver à l'apparition de La Fayette venu imposer le duc d'Orléans. Ainsi avait échoué l'idée républicaine, Armand estimant que les morts étaient *«morts pour rien»*, tandis que, pour Fosca, ils étaient *«morts pour la Révolution de demain»*. Il était plein de sollicitude pour Armand qui lui ressemblait. Ils rejoignirent le journal républicain, *«Le Progrès»*, dont le directeur, Garnier, voulait résister, Fosca lui sauvant la vie en recevant le coup de baïonnette qui lui était destiné, et espérant enfin mourir, mais en vain. Cela intrigua Armand qui lui demanda la vérité ; indiquant : *«Depuis mon enfance, je sais que je compte parmi mes aïeux un homme qui ne doit jamais mourir»*, il reconnut en lui Fosca, ce qui étonna celui-ci : *«Vous me croyez immortel et vous pouvez me regarder sans horreur?»* Pour Armand, l'immortalité de Fosca devait leur permettre de faire de grandes choses ensemble. L'immortel lui révéla qu'il était son arrière-petit-fils, lui montra un portrait de Marianne. Tandis qu'il dormait, Fosca pensa à l'impossibilité pour lui de se substituer à lui pour échapper au passé.

Plus tard, il se trouva avec les autres membres de la rédaction du journal, mais sentit rester un étranger pour eux. Alors que certains de ces intellectuels tablaient sur des émeutes où étaient brisées les machines, Armand était, comme Fosca, convaincu qu'il fallait *«d'abord faire l'éducation du peuple»*. Le jeune homme proposa à son aïeul de se faire ouvrier pour diffuser le message républicain dans ce milieu, et Fosca constata : *«Je ne lui inspirais ni horreur, ni amitié ; Il se servait de moi, c'était tout.»* Ce fut ainsi qu'il travailla dans un atelier où la trépidation des machines lui sembla celle même du temps. Puis, au temps de *«l'épidémie»* (de choléra), il se fit infirmier ; mais *«le bruit courait qu'il avait fait un pacte avec le diable et ils crachaient avec dégoût sur son passage»*. Il constatait cependant que, dans leur fraternité, les autres *«trouvaient la force d'affronter la mort et des raisons de vivre»*.

Les journalistes du *«Progrès»* discutèrent du projet d'une insurrection, Garnier manifestant le même désir de l'action qu'avait eu Carlier, remarqua Fosca, qui refusa de les conseiller. À l'occasion des funérailles du général Lamarque, l'émeute menaça alors qu'avancait le cortège funèbre ; mais Fosca ne pouvait pas risquer sa vie comme le faisaient les autres. La décision de l'émeute fut laissée à Garnier qui eut peur ; mais la charge des dragons déclencha l'insurrection, qui donna à Fosca le sentiment d'être vivant. Cependant, les intellectuels républicains eurent *«peur de la victoire, peur du peuple»*, et donnèrent l'ordre de cesser la lutte. Garnier exprima alors un nihilisme proche de celui de Fosca, affirmant qu'on peut *«vivre sans espoir, si l'on possède quelque certitude»*.

Se retrouvèrent en prison Fosca et Armand, celui-ci avec sa passion intacte, décidé à poursuivre son action en ce lieu qu'il transforma *«en un club politique»*, subissant les interrogatoires sans parler. Pour permettre l'évasion des autres, Fosca resta en prison, s'occupant à essayer de reconstituer l'image de Marianne. Dix ans plus tard, il fut libéré, et retrouva Armand qui avait connu l'exil puis l'amnistie, s'était efforcé d'obtenir sa libération, s'était employé à organiser des banquets (autre moyen d'action), s'était uni à Laure qui, connaissant le secret de Fosca, lui montra de la sollicitude. Fosca participa à un banquet où Armand décrivit un avenir radieux, alors que lui pensait que tous les avenir espérés deviennent des présents décevants. Aussi refusa-t-il de collaborer, opposant son relativisme pessimiste au relativisme optimiste d'Armand qui voulait travailler dans le présent pour *«un avenir limité, une vie limitée ; c'est notre lot d'homme, c'est assez.»* Mais les ouvriers restaient méfiants à l'égard du syndicat qui pourrait les défendre. Aussi Laure était-elle déçue, tentée par l'abandon, admirative de la force d'Armand. Elle proposa à Fosca son amour, qui aurait pu le faire de nouveau se sentir vivant, mais il le refusa.

Éclata la révolution de 1848, qui fut, pour Fosca, un autre de ces moments d'espoir qu'eut l'immense marée humaine à travers les siècles, à travers le temps qui a un sens pour les vivants, tandis que lui, étant sans passé et sans avenir, *«n'était pas des leurs»*.

Épilogue

Régine l'interrogeant, Fosca lui parla d'un sommeil dont il dit, à ceux qui l'avaient réveillé, qu'il avait duré soixante ans. Aussi fut-il mis dans un asile. Il ne veut plus dormir car il a des cauchemars où tous les êtres humains sont morts «*dans un monde enseveli sous une calotte de glace*». Chez Régine, l'angoisse grandit ; elle se sent «*dépouillée de son être*», «*métamorphosée en brin d'herbe*».

Notes

(la pagination est celle de Folio)

Page 14

- «*il est vraiment chipé*» : «il est vraiment conquis, pris, accroché» (populaire).

Page 15

- «*Mauscot*» : le mari de Florence.

- «*Rosalinde*» : titre d'un roman de Thomas Lodge (1590) adapté par Shakespeare dans «*As you like it*» («*Comme il vous plaira*»), où un vieux duc et sa fille, Rosalinde, doivent chercher refuge dans la forêt, elle se déguisant même en paysan («*ses habits d'homme*», page 52) et trouvant un amour qui peut se révéler grâce à un dénouement heureux.

- «*Rachel*» : grande tragédienne française (1821-1858).

- «*la Duse*» : grande comédienne italienne (1858-1924).

Page 16

- «*le Royal*» : un café.

Page 22

- «*ma Reine*» : Le prénom Régine signifie «reine».

- «*Quel visage avait-elle donc?*» : la femme que Fosca doit certainement aimer.

Page 41

- «*la T.S.F.*» : la radio (la Télégraphie Sans Fil).

Page 47

- «*Là-bas, un homme se dressait sur les remparts*» : c'est Fosca à Carmona.

Page 51

- «*Dürer*» : peintre et graveur allemand du XVI^e siècle.

- «*Charles-Quint*» : empereur d'Autriche et roi d'Espagne au XVI^e siècle.

- «*1848 [...] soixante ans [...] trente ans*» : l'action se situe donc en 1938.

Page 67

- «*Les Regrets de la Belle Heaulmière*» : poème de Villon dont le choix est significatif car cette femme qui fut belle et aimée est maintenant vieille, laide et délaissée.

Page 76

- «*Berthier*» : professeur de théâtre.

Page 82

- «*son récit de Thérémène*» : son grand morceau d'éloquence, comme le récit que Thérémène, personnage de «*Phèdre*», la pièce de Racine, fait, à Thésée, de la mort terrible de son fils, Hippolyte.

Page 92

- «*les imprécations de Camille*» : célèbre passage de la pièce de Corneille, «*Horace*».

Page 97

- «*J'ai connu un homme...* » : certainement Armand (voir plus loin).

Page 102

- «*Bérénice*» : pièce de Racine.

- «*Tempête*» : «*La tempête*», pièce de Shakespeare.

Page 117

- «*Carmona*» : ville imaginaire (comme le sont les Rienzi) mais représentative des petits fiefs indépendants qui émaillaient l'Italie du Moyen Âge.

Page 118

- «*brocart*» : riche tissu de soie rehaussé de dessins brochés en fils d'or et d'argent

Page 120

- «*faction*» : groupe, parti, se livrant à une opposition violente.

- «*les Génois*» : la ville de Gênes était une des puissances de l'Italie du Nord, en lutte contre Venise et Pise.

- «*vassale*» : dépendante de.

- «*pourpoint*» : partie du vêtement d'homme qui, autrefois, couvrait le torse jusqu'au-dessous de la ceinture.

Page 121

- «*condottiere*» : mot italien qui signifie «chef de soldats mercenaires».

Page 123

- «*sbire*» : homme de main ; celui qui exécute des besognes basses ou criminelles pour le compte d'autrui.

Page 125

- «*Charles Malatesta*» : membre d'une célèbre famille de condottieri italiens qui régna sur Rimini et une partie de la Romagne du XIIIe au XVe siècles.

- «*futaine*» : tissu croisé dont la chaîne est en fil et la trame en coton.

Page 130

- «*"Miserere nobis"*» : mots latins signifiant : «Ayez pitié de nous».

- «*catafalque*» : estrade décorée sur laquelle on place un cercueil.

Page 131

- «*hallebarde*» : arme d'hast à longue hampe munie d'un fer tranchant et pointu et de deux fers latéraux ou ailes, l'une en forme de croissant et l'autre en pointe.

Page 133

- «*chemin de ronde*» : emplacement aménagé autour d'une place forte, d'un château, au sommet des fortifications.

Page 146

- «*Villana*» : ville imaginaire.

Page 147

- «*nubile*» : qui est apte à la reproduction.

Page 150

- «*la Barbarie*» : ou États barbaresques, nom donné de la fin du Moyen Âge jusqu'au début du XIXe siècle aux pays d'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie, Libye).

Page 157

- «*bateleux*» : personne qui fait des tours d'acrobatie, d'adresse, d'escamotage, de force, sur les places publiques, dans les foires.

Page 162

- «*conjuré*» : personne liée par un serment à un groupe de comploteurs voulant agir secrètement contre l'État, le souverain, etc..

Page 163

- «*Maure*» : Noir de l'Afrique du Nord.

Page 168

- «*phalange*» : formation de combat, corps de troupe.

- «*lice*» : espace circonscrit par une palissade et réservé aux exercices ou aux compétitions.

Page 169

- «*Maremma*» : région du bord de la mer, en Toscane, alors marécageuse et insalubre.

Page 171

- «*Mincia*» : rivière imaginaire (mais existe le Mincio).

Page 174

- «*je me fis jour*» : «j'apparus», «je me dégageai», «j'émergeai».

- «*Aragon*» : royaume d'Espagne qui avait conquis, en Italie, la Sicile et la Sardaigne.

Page 178

- «*doge*» : chef élu, non seulement dans la république de Venise mais aussi dans celle de Gênes.
- «*Ligurie*» : région qui s'étend sur le bord du golfe de Gênes.

Page 180

- «*bombarde*» : machine de guerre qui servait à lancer des boulets.

Page 185

- «*foulon*» : ouvrier qui foule le drap, le feutre, les presse avec les mains, les pieds, un outil.

Page 207

- «*mystère*» : drame liturgique du Moyen Âge qui représentait un épisode de la Bible, en particulier la Passion du Christ
- «*langues de feu*» : le Saint-Esprit s'est manifesté sous cette forme aux disciples du Christ à la Pentecôte.

Page 212

- «*Stradiotes*» : soldats de cavalerie légère, originaires de Grèce ou d'Albanie.

Page 217

- «*Savonarole*» : prédicateur dominicain qui exhorta les Florentins à la repentance, et qui, à la suite de l'invasion de l'Italie par Charles VIII, instaura un régime à la fois théocratique et démocratique.

Page 218

- «*l'ancienne autorité des empereurs*» : les empereurs romains puis Charlemagne et, au Moyen Âge, le Saint-Empire romain germanique (voir page 244).
- «*muid*» : ancienne mesure de capacité pour les liquides, les grains, le sel (à Paris, 268 litres pour le vin et 1872 litres pour les matières sèches).

Page 219

- «*enluminer des manuscrits*» : y peindre des lettres ou des miniatures.

Page 221

- «*lansquenet*» : fantassin allemand («*Landsknecht*») servant comme mercenaire aux XVe et XVIe siècles.

Page 225

- «*rinceau*» : ornement sculpté ou peint à motif principal de tiges stylisées disposées en enroulement et décorant le plus souvent des frises, des pilastres.

Page 231

- «*les quais poussiéreux de l'Arno*» : donc à Florence, ville que cette rivière traverse.
- «*Médicis*» : famille de banquiers qui régnait à Florence.

Page 235

- «*les rois catholiques*» : Isabelle de Castille et son époux, Ferdinand d'Aragon.
- «*infant*» : titre donné aux enfants puînés des rois d'Espagne et de Portugal.

Page 236

- «*Malines*» : ville des Pays-Bas, de la Belgique actuelle (d'où «*les rues brumeuses*», page 237) qui appartenaient aux Habsbourg ; Marguerite d'Autriche y avait établi sa cour.

Page 240

- «*Flessingue*» : ville des Pays-Bas (Zélande).
- «*Asturies*» : région du nord de l'Espagne.

Page 241

- «*don Carlos*» : nom que l'on donne à Charles en espagnol.
- «*Villaviciosa*» : port d'Asturies.

Page 242

- «*Valladolid*» : ville du centre de l'Espagne.
- «*électeurs*» : l'empereur d'Allemagne était élu, mais le titre échut toujours à un Habsbourg de 1438 à sa dissolution par Napoléon Ier.
- «*Fugger*» : famille de banquiers d'Augsbourg (voir aussi page 270).

Page 243

- «*Franz de Sickingen*» : chef de mercenaires qui, dans la lutte entre catholiques et protestants, fut d'abord du côté des premiers (la «*ligue de Souabe*») puis passa du côté des seconds.

- «*Aix-la-Chapelle*» : ville allemande qui avait été la capitale de l'empire de Charlemagne et où étaient couronnés les empereurs germaniques.

Page 244

- «*aubade*» : concert donné, à l'aube ou dans la matinée, sous les fenêtres de quelqu'un.

- «*Cortez*» : conquérant du Mexique (1521).

Page 245

- «*une ceinture de lait*» : la Voie Lactée.

- «*il voyait [...] or massif*» : l'espoir de l'Eldorado.

Page 246

- «*galion*» : grand bateau destiné au commerce avec l'Amérique, au transport de l'or que l'Espagne tirait de ses colonies.

Page 247

- «*Vera Cruz*» : la Vraie Croix.

- «*père Las Casas*» : dominicain devenu évêque du Chiapas au Mexique, qui s'occupa des Indiens, prit leur défense, décrivit leurs souffrances, soulevant des polémiques considérables en Europe.

Page 250

- «*oratoire*» : lieu destiné à la prière, petite chapelle.

Page 251

- «*le moine*» : Luther.

- «*froc*» : habit du moine.

- «*nuît de sabbat*» : par analogie avec le sabbat des sorcières, assemblée bruyante.

Page 252

- «*Diète*» : assemblée politique dans certains pays d'Europe (Allemagne, Suède, Pologne, Suisse, Hongrie).

- «*mettre au ban de l'Empire*» : bannir, expulser.

Page 253

- «*Jean Eck*» : théologien allemand qui fut un des grands adversaires de la Réforme, et critiqua, en particulier, les thèses de Luther sur les indulgences.

Page 254

- «*hermine*» : animal à fourrure, sa fourrure et, enfin, le vêtement qui en est orné et que portent les juges, les cardinaux.

- «*camail*» : courte pèlerine que les ecclésiastiques portent par-dessus le surplis, le rochet, ou sur la soutane.

- «*les Dominicains*» : ordre religieux qui défendait l'orthodoxie catholique.

- «*les Augustins*» : ordre religieux auquel appartenait Luther, et qui tendait à une interprétation sévère de l'Évangile et de la grâce divine, prônait l'idée de la prédestination.

Page 256

- «*concile de Constance*» : tenu de 1414 à 1418, il avait condamné les idées d'un prédécesseur de Luther, Jan Hus.

Page 258

- «*kreutzer*» : de «*Kreutz*» («*croix*»), ancienne monnaie allemande et autrichienne.

Page 259

- «*conquistadores*» : nom donné aux aventuriers espagnols qui allèrent conquérir l'Amérique.

- «*usure*» : intérêt, souvent excessif, pris sur une somme d'argent

- «*agiotage*» : manœuvres plus ou moins honnêtes pour produire des variations dans les prix, spéculation.

Page 260

- «*Navarre [...] Luxembourg [...] Italie*» : la France étant enserrée par les possessions des Habsbourg, François Ier attaqua, au Sud-Ouest, la Navarre (en Espagne), à l'Est, le Luxembourg (dans l'Empire germanique) et, au Sud-Est, l'Italie.

- «*Franconie*» : région du Sud-Est de l'Allemagne.

Page 262

- «*Ingolstadt*» : village de Bavière (Allemagne).

Page 263

- «*connétable*» : grand officier de la couronne, chef suprême de l'armée.
- «*armée française [...] prisonnier*» : défaite de François Ier à la bataille de Pavie (voir page 267).

Page 265

- «*Pizarre*» : conquérant du Pérou (1532) (voir aussi pages 276, 288).

Page 271

- «*reître*» : de l'allemand «*Reiter*» («cavalier»), guerrier brutal, soudard.

Page 277

- «*Soliman le Magnifique*» : sultan ottoman.
- «*Saint-Office*» : tribunal inquisitorial de l'Église catholique sévissant contre les juifs, les morisques, les protestants.

Page 278

- «*quinquet*» : ancienne lampe à double courant d'air et à réservoir supérieur, qui fut mise au point par Quinquet en 1785 (Simone de Beauvoir commet donc un anachronisme).
- «*compagnon*» : dans les corporations d'autrefois, celui qui n'était plus un apprenti et n'était pas encore un maître.

Page 279

- «*Énoch*» : ou Hénoc, auteur du «*Livre d'Hénoch*» qui est, en fait, un apocryphe biblique, ensemble composite de textes apocalyptiques.
- «*Jérusalem nouvelle*» : espoir, analogue à celui des juifs voulant revenir à Jérusalem, en une cité idéale où serait vraiment réalisé le message de l'Évangile.
- «*Chambre Rouge*» : ou «*chambre ardente*», commission extraordinaire de justice qui pouvait appliquer au condamné la peine du feu.

281

- «*Münster*» : ville de Westphalie qui, vers 1532, fut le principal foyer du mouvement anabaptiste qui fut écrasé en 1536 (voir «*L'œuvre au noir*» de Marguerite Yourcenar - voir, dans le site, [YOURCENAR Marguerite](#)).
- «*bacchanale*» : débauche, orgie.

Page 283

- «*Infidèles*» : ici, les Musulmans qui considèrent eux-mêmes les adeptes d'autres religions comme des infidèles !

Page 285

- «*Tolède*» : en Espagne.
- «*les jets d'eau de Grenade*» : ceux des jardins de l'Alhambra, palais des rois arabes.

Page 288

- «*marc*» : ancien poids (244 g. 5) servant à peser les métaux précieux.
- «*beffroi*» : dans le Nord de la France et dans les Pays-Bas, tour municipale d'où l'on faisait le guet et d'où l'on sonnait le tocsin.

Page 289

- «*Trente [...] concile*» : le concile de Trente (ville de l'Italie du Nord), qui dura de 1545 à 1563, examina tous les points fondamentaux de la doctrine catholique, et révisa la plupart des institutions ecclésiastiques pour faire face aux progrès de la Réforme protestante.
- «*goutte*» : diathèse, souvent héréditaire, caractérisée par des poussées inflammatoires douloureuses autour des articulations, avec dépôt d'urates.

Page 291

- «*Indes*» : l'Amérique qu'on crut d'abord être l'Inde telle que l'avait décrite Marco Polo, d'où les termes *Indiens*, «*blé d'Inde*» (maïs), «*dinde*» («*poule d'Inde*»), etc., la distinction entre Indes occidentales et Indes orientales
- «*Pizarre [...] un de ses compagnons*» : Almagro.

Page 292

- «*Sanlucar de Barrameda*» : port à l'embouchure du Guadalquivir d'où étaient partis Christophe Colomb et Magellan.

Page 293

- «*archipel des Lucays*» : ou Lucayes, les Bahamas.

Page 294

- «*les jardins de l'Alhambra*» : à Grenade..

Page 296

- «*fanègue*» : ancienne mesure de capacité.

- «*maravédis*» : ancienne monnaie espagnole.

Page 299

- «*or [...] argent*» : l'espoir en l'Eldorado.

- «*Port-Antonio*» : sur la côte septentrionale de la Jamaïque.

Page 300

- «*Puerto Belo*» : plus tard appelé Colon.

Page 301

- «*Potosi*» : ville créée par les Espagnols pour l'exploitation d'une mine d'argent (voir pages 309, 310).

- «*Callao*» : port de Lima, «*la Cité du Roi*», distante de douze kilomètres.

- «*adobe*» : brique rudimentaire mêlée de paille et séchée au soleil (mot espagnol).

Page 304

- «*escarpolette*» : siège suspendu par des cordes et sur lequel on se place pour être balancé (c'est une métaphore pour «*pont de lianes*»).

Page 306

- «*agave*» : plante mexicaine aux feuilles vastes et charnues qui donnent des fibres textiles, tandis que le suc, fermenté, constitue la «*pulque*» et, distillé, le «*mescal*».

- «*lama*» : mammifère ongulé plus petit que le chameau et sans bosse, qui vit dans les régions montagneuses d'Amérique du Sud, sauvage ou domestiqué.

Page 316

- «*1656*» : coquille à corriger ; il s'agit de 1556.

Page 317

- «*Yuste*» : en Estrémadure, à l'ouest de l'Espagne.

Page 318

- «*voile*» : celle du bateau de la mort

Page 325

- «*Flessingue*» : voir la note de la page 240.

- «*Cambodge [...] temple*» : celui d'Angkor.

- «*grand Mogol*» : souverain d'une dynastie mongole qui régna sur le Nord de l'Inde à partir du début du XVI^e siècle.

- «*Patagons*» : habitants de la Patagonie au sud de l'Argentine actuelle.

Page 326

- «*grand fleuve*» : le Mississippi.

Page 329

- «*réalisé [...] fortune*» : convertie, transformée en argent

Page 334

- «*plumaient l'eau*» : la touchaient avec légèreté, comme on dépouille délicatement un oiseau de ses plumes.

Page 340

- «*scorbut*» : maladie par carence provoquée par l'absence ou l'insuffisance dans l'alimentation des vitamines C, et caractérisée par divers troubles (fièvre, anémie, hémorragie, gastro-entérite, ou même cachexie).

Page 342

- «*couler nord-est sud-ouest*» : l'Ohio?

Page 343

- «*guère qu'à deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer*» : comment pourrait-il le savoir?

Page 346

- «*saumâtre*» : qui est mélangé d'eau de mer, a un goût salé.

- «*astrolabe*» : instrument dont on se servait pour déterminer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon.

Page 351

- «*pisé*» : maçonnerie faite de terre argileuse, délayée avec des cailloux, de la paille, et comprimée.

- «*la rivière rouge*» : la Red River est un fleuve qui prend sa source au Texas, serpente dans des marais, puis traverse la Louisiane, et se divise en deux branches : l'une se jette dans le golfe du Mexique, l'autre rejoint le Mississippi sur sa rive droite.

- «*plus loin vers l'Est [...] un plus large et plus long que tous les fleuves connus*» : le Mississippi.

Page 363

- «*baldaquin*» : ouvrage de tapisserie en forme de dais et garni de rideaux, qu'on place au-dessus d'un lit, d'un catafalque, d'un trône.

Page 366

- «*Madame de Montesson*» : elle pourrait avoir été imaginée sur le modèle de Mme du Deffand qui tint un célèbre salon à Paris au XVIIIe siècle.

Page 370

- «*barrette*» : bride décorative.

Page 372

- «*Mlle de Sinclair*» : elle pourrait avoir été imaginée sur le modèle de Mlle de Lespinasse qui longtemps assista Mme du Deffand, se permettant toutefois d'*attirer chez elle quelques habitués du salon* (page 373), avant d'ouvrir le sien (voir pages 382, 385) : situation reprise dans la pièce de théâtre, *"L'antichambre"* de Brisville.

Page 380

- «*gâcher mon vin avec ton arsenic*» : Bompard essaie d'empoisonner Fosca.

Page 384

- «*barrière de Passy*» : elle fermait une des entrées de Paris, et c'était un lieu champêtre où l'on pouvait se battre en duel.

Page 393

- «*souscripteur*» : qui s'engage à fournir une somme pour participer à une entreprise.

Page 402

- «*vielle*» : instrument de musique à cordes où une manivelle à roue remplace l'archet

Page 405

- «*un homme*» : l'anabaptiste (voir page 282).

Page 408

- «*l'impératrice de Russie*» : Catherine.

Page 413

- «*Petrucchio*» : voir pages 131-133.

- «*"Pygmalion ou la statue animée"*» : il n'en est pas fait mention dans le *"Dictionnaire des œuvres"*, mais on peut supposer que le mythe grec de Pygmalion, sculpteur dont Aphrodite anima la statue qu'il avait faite d'une femme, y était exploité comme une allégorie du génie créateur de l'être humain transformant la nature, grande idée de l'esprit moderne à partir du XVIIIe siècle.

Page 418

- «*arche*» : par analogie avec celle de Noé qui lui permit d'échapper au déluge.

Page 445

- «*Bourbons [...] La Fayette*» : les Bourbons qui ont régné sur la France furent Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII et Charles X ; la mention de La Fayette qui a participé à la révolution états-unienne et à la révolution française indique que l'action se situe en 1830 où une nouvelle révolution a éclaté, détrônant Charles X.

Page 446

- «*l'homme apparut*» : Louis-Philippe, duc d'Orléans (voir page 448), qui, au lieu de la république espérée, fut proposé comme nouveau roi, mais un roi qui adopta les trois couleurs de la Révolution française (bleu, blanc, rouge).

Page 447

- «*trois jours d'émeute*» : les Trois Glorieuses (27, 28 et 29 juillet 1830, d'où le nom, Monarchie de Juillet, donné au régime de Louis-Philippe).

- «*un surplis blanc*» : vêtement liturgique catholique, de toile fine, dont les manches larges et la forme plus raccourcie le distinguent de l'aube.

Page 453

- «*la grande Révolution*» : celle de 1789.

Page 457

- «*Ivry*» : commune de la banlieue parisienne.

Page 458

- «*marbre*» : plateau de fonte polie sur lequel, dans les imprimeries des journaux, on composait les textes.

Page 460

- «*les métiers*» : les métiers à tisser.

- «*les navettes*» : celles des métiers à tisser.

Page 461

- «*épidémie*» : il s'agit du choléra de 1832 (voir page 471) décrit aussi dans «*Le hussard sur le toit*» de Jean Giono.

- «*vésicatoire*» : médicament topique qui provoque la formation d'ampoules cutanées, et qui est utilisé comme révulsif.

Page 462

- «*pairs de France*» : dans la Constitution de 1830, membres de la haute assemblée législative ou Chambre des pairs (= le Sénat).

Page 466

- «*tapissière*» : voiture hippomobile couverte d'un toit mais ouverte sur les côtés, qui servait aux tapissiers pour le transport des meubles.

- «*courtines*» : rideaux, tentures.

Page 469

- «*général Lamarque*» : général de la Révolution et de l'Empire qui fut élu en 1828 député républicain et dont les obsèques, le 5 juin 1832, furent l'occasion de la première insurrection républicaine de la Monarchie de Juillet. Une foule énorme s'était donné rendez-vous sur tout le parcours du convoi. Quand il fut arrivé au pont d'Austerlitz, des jeunes gens détélèrent le char funèbre, et voulurent porter au Panthéon le corps du général ; l'armée avait l'ordre de s'y opposer : ce fut le signal de l'émeute. La population n'y prit pas part tout entière, mais les insurgés se cantonnèrent dans les petites rues qui avoisinent le cloître Saint-Merri, et y tinrent tête aux troupes d'une façon héroïque pendant les journées des 5 et 6 juin. Les mêmes événements sont décrits par Victor Hugo dans «*Les misérables*».

- «*le faubourg Saint-Marceau*» : quartier ouvrier de Paris.

Page 470

- «*place Louis-XV*» : place de la Concorde.

Page 471

- «*poêle*» : drap recouvrant le cercueil pendant les funérailles et dont pendent aux quatre coins des cordons (La Fayette ne devrait donc pouvoir n'en tenir qu'un).

- «*place Vendôme [...] colonne*» : place construite au temps de Louis XIV, au centre de laquelle Napoléon a fait ériger une colonne dont le sommet porte sa statue.

Page 472

- «*place de la Bastille*» : établie à l'emplacement de la prison de la Bastille dont l'assaut avait marqué le déclenchement de la révolution de 1789 (voir page 514).

Page 473

- «*drapeau rouge*» : drapeau du mouvement révolutionnaire ouvrier, du socialisme, du communisme.

- «*bonnet phrygien*» : symbole de l'esprit républicain.

- «*dragons*» : soldats de la cavalerie.

Page 474

- «*rue Popincourt*» : dans le quartier ouvrier du Faubourg Saint-Antoine, près de la Bastille.

- «*cloître Saint-Merri*» : sur la rive gauche de la Seine, face à l'île de la Cité.
 - «*Ingolstadt*» : voir page 262.
 - Page 476
 - «*le National* » : journal d'opposition fondé par Thiers.
 - Page 482
 - «*les Suisses*» : soldats de nationalité suisse qui constituaient la garde du roi de France (encore aujourd'hui, celle du pape).
 - Page 483
 - «*13 avril, rue Transnonain*» : une émeute y eut lieu en 1834.
 - «*Thiers*» : historien et homme politique libéral qui, devenu ministre de l'Intérieur, réprima avec rigueur les émeutes républicaines d'avril 1834 à Lyon (9-12 avril) puis à Paris (13 avril).
 - «*le triomphe de l'insurrection*» : formulation ambiguë ; il faudrait plutôt «*le triomphe sur l'insurrection*».
 - Page 485
 - «*la bouteille verdâtre*» : celle qui contenait l'élixir d'immortalité.
 - Page 486
 - «*Sainte-Pélagie*» : d'abord fondation pour les «filles repenties» (1662), elle devint maison d'arrêt en 1790 puis prison départementale en 1811 et fut démolie en 1895.
 - Page 492
 - «*l'île*» : celle du Mont-Saint-Michel comme on le découvre page 500.
 - Page 493
 - «*il racontait l'Angleterre*» : son exil en Angleterre.
 - Page 496
 - «*Faubourg Saint-Antoine*» : quartier de Paris occupé par de nombreuses fabriques de meubles (voir «*Les dames du Faubourg*» de Jean Diwo)
 - «*la grève*» : le bord de la mer.
 - Page 500
 - «*protectionnisme*» : politique douanière qui consiste à protéger l'économie nationale contre la concurrence étrangère.
 - Page 503
 - «*teinture de*» : connaissance superficielle.
 - Page 508
 - «*cabriolet*» : par analogie avec la capote mobile de la voiture appelée «cabriolet», chapeau de femme porté en arrière et dont les bords encadrent le visage.
 - Page 513
 - «*Le jour de gloire est arrivé [...] Aux armes, citoyens*» : paroles du chant révolutionnaire «*La Marseillaise*» devenu l'hymne national français de 1795 à 1815, puis de nouveau à partir de 1879.
 - «*Guizot*» : homme politique qui devint chef du gouvernement en 1847-1848, ce qui permet de dater l'action (c'est le déclenchement de la révolution de 1848).
 - Page 514
 - «*blouse*» : vêtement de travail qu'on met par-dessus les autres pour les protéger.
 - Page 515
 - «*Jérusalem nouvelle*» : voir page 279.
 - Page 516
 - «*boudoir*» : petit salon élégant de dame.
 - Page 518
 - «*sayon*» : casaque grossière de paysan, de berger.
 - Page 526
 - «*la souris*» : celle qui a bu l'élixir et a été douée de l'immortalité (voir page 139).
-

Analyse

Intérêt de l'action

“*Tous les hommes sont mortels*” est apparemment un roman fantastique puisqu'un élixir rend le personnage principal immortel (mais pas invulnérable, page 47). Pour sauver sa cité, Carmona, il a dangereusement encouru le risque de l'immortalité. Il aurait été appelé Fosca par volonté de rapprochement sonore avec le nom de Faust, personnage mythique qui aurait voulu satisfaire une des aspirations fondamentales des êtres humains qui sont les seuls êtres vivants à avoir conscience qu'ils sont mortels. Mais le nouveau Faust est avide non pas de savoir mais d'action, et cherche à faire le bonheur des êtres humains.

Le roman pourrait donc être une fantaisie tragique dans laquelle il serait facile de trouver un écho nihiliste ou romantique. Comme on le voit déjà, l'immortalité est un thème à la fois ambigu et profondément simple car l'éternité est-elle concevable? On a pu reprocher à Beauvoir de faire du fantastique un usage trop raisonnable, mais ce n'est pas son propos.

Comme on suit ce personnage à travers les siècles, et qu'il est mêlé à des situations réelles, l'œuvre devient un roman historique.

Son drame étant raconté à une femme qui s'intéresse à lui, Régine, qu'elle en est gravement perturbée, que son drame vient s'ajouter à celui de Fosca, le roman est aussi psychologique.

Surtout, le titre indique bien qu'on a affaire à un roman philosophique.

L'originalité du roman tient à cette fusion de quatre genres dans une structure qui est celle de l'enchâssement d'un récit dans un récit, d'un roman dans le roman, la liaison du drame de Régine à celui de Fosca.

Le roman historique se développe à travers les récits que fait Fosca, le personnage immortel. Il dit ce qu'a été sa vie depuis cinq siècles, comment il est devenu immortel, quel épouvantable sentiment d'échec se dégage de toutes les tentatives qu'il a faites, au cours des âges, pour échapper à la fadeur, à la monotonie, à l'ennui, au désespoir qu'il éprouve à être dans un temps qui n'a plus de fin. Nous rencontrons là ces fresques historiques dont nous parlions plus haut et dont quelques-unes sont d'une grande beauté. Simone de Beauvoir a imprimé à Fosca une nette évolution afin de le faire passer par toute une série d'aspirations qui sont celles mêmes que se partage l'humanité. À chacune des étapes de sa vie, il est animé par une des grandes aspirations humaines. De plus, Simone de Beauvoir fait preuve d'une habileté narrative que nous allons souligner.

La “Première partie” (pages 117-226) se situe au Moyen Âge, dans la ville italienne imaginaire de Carmona, soumise à des luttes entre clans, à des tyrans qui se succèdent, à la domination de Gênes. L'activisme de Fosca et le hasard des conspirations le font devenir podestat de Carmona, grâce à un assassinat évoqué habilement (page 124). Au cours du siège que Gênes impose à Carmona, refusant d'abandonner sa cité aux mains des assiégeants, il accepte de recourir (page 134, mystère révélé seulement page 137) à un élixir que, pour échapper quelques mois à la mort naturelle, lui propose un vieux mendiant qui, sagement, n'a pas voulu s'en servir. Après en avoir essayé l'efficacité sur une souris, il s'en couvre le corps (page 147 effet saisissant). Il est désormais immortel. Il échappe ainsi à la peste dont l'apparition (page 157) est dramatique, qui prend sa femme, Catherine, lui donne conscience de sa condition d'immortel et lui fait voir les avantages qu'elle lui assure (page 162 ; «*vivant et libre*») dans l'immédiat pour l'action politique, car il est animé du goût du pouvoir et de la conquête, de «*l'orgueil particulariste*» (Beauvoir), de la volonté de puissance. Disposant, à son gré, de ce temps sans lequel il est difficile d'entreprendre, il manifeste aussitôt des élans d'orgueil et d'ambition démesurés. S'étant doté d'une puissante armée, il fait la guerre aux autres principautés italiennes, remporte des succès marqués de fêtes où il se sent seul (page 168). Aussi les revers qui suivent l'amènent-ils à renoncer à la conquête pour se consacrer à la prospérité de ses possessions. Il transforme sa ville, réalise de grandes réformes, menant à bien tout ce qu'il entreprend. Cependant, sur le plan personnel, si Catherine qui était la voix de sa conscience est morte, il voit son fils, Tancredi, lui reprocher de ne pas lui céder le pouvoir. Un saut de l'action (page 187) nous fait découvrir Laure, sa nouvelle femme qui lui donne un autre fils, Antoine, dont il voudra préparer l'avenir

en lui donnant une éducation complète, qu'il sauve de la noyade, et à qui il consent de céder le trône. Mais l'amitié d'Antoine va à Béatrice, une jeune fille dont le caractère rebelle s'oppose à celui de Fosca car elle connaît son secret (page 206). Après la mort d'Antoine, due à des blessures de guerre, il annonce son désir de l'épouser ; le saut (page 212) permet de passer vingt-cinq ans, et de découvrir qu'il l'y a contrainte, et qu'elle lui demeure hostile, tandis qu'il commence à connaître le désespoir. Il se rend compte, d'ailleurs, que, par la politique qu'il a suivie, il a travaillé finalement pour la France qui cherche à s'emparer de l'Italie. Il abandonne le trône, et va chercher à l'étranger un renouveau à son goût de vivre, de projeter et d'entreprendre. Il part pour l'Allemagne dont l'empereur est aussi le roi d'Espagne et le maître de l'Amérique : il lui faut désormais un champ d'action à la dimension du monde.

Dans la "Deuxième partie" (pages 231-317), Fosca, devenu le conseiller de Charles Quint, travaille à son élection. Son ambition l'amène à élaborer de grands projets pour l'empereur qu'il veut faire le maître d'un monde utopique qui serait uni et où l'humanité totalisée serait heureuse. Malheureusement, le continent est déchiré par les guerres de religion entre catholiques et protestants. Aussi Fosca reporte-t-il ses espoirs vers le Nouveau Monde, mais y découvre la vaine cruauté de la conquête espagnole, la misère des Indiens réduits à la servitude par les conquistadores : *«Chaque once de métal avait été payée par une once de sang. Et les coffres de l'empereur demeuraient vides, ses peuples croupissaient dans la misère. Nous avons détruit un monde et nous l'avons détruit pour rien.»* Le saut (page 312) marque bien le sentiment de l'échec pour Charles Quint et pour Fosca qui constate que tout pourrit entre ses mains parce qu'il est immortel.

Au début de la "Troisième partie" (pages 323-357), nous sommes surpris de constater que Fosca, au XVII^e siècle, après un long périple autour du monde (le retour en arrière, page 325), se trouve en Amérique du Nord, qu'il la parcourt avec indifférence jusqu'à la rencontre du Malouin Carlier dont il va se faire le compagnon. Celui-ci veut trouver le passage menant vers la Chine. Ils se heurtent aux autochtones (la surprise du vol des canots, page 338, qui oblige Fosca à la performance d'un aller-retour à Montréal qui est d'ailleurs escamoté ; d'où le saut, page 339). Un fleuve est finalement atteint dont on ne sait lequel il est, et où les deux compagnons se séparent, Carlier étant découragé surtout parce que, ayant découvert le secret de son ami, il ne peut lui pardonner un appui qui lui enlève la joie d'une exploration dangereuse. Cette expérience de découverte géographique, cette curiosité s'est donc dégradée aussi entre les mains de Fosca parce qu'il est immortel.

La "Quatrième partie" (pages 363-439) s'ouvre, elle aussi, sur une scène énigmatique où nous découvrons Fosca riche et arrogant, vivant à Paris, au XVIII^e siècle. Un retour en arrière (page 365) fait le raccord avec la fin de la partie précédente. Est indiqué (page 375) un lien mystérieux entre lui et un certain Bompard qui est son valet. Puis Fosca se trouve dans un de ces salons où l'on joue et où se développe aussi l'esprit des Lumières auquel il est opposé bien qu'il s'adonne à la recherche scientifique (page 379, besoin mystérieux). Il le resterait si un conflit avec Marianne de Sinclair ne provoquait un duel auquel il renonce de façon énigmatique (le saut, page 389), ce qui amène la jeune femme à le remercier, à lui proposer de participer à la fondation d'une université libre. Voulant revivre et pour cela aimer, il se laisse tomber amoureux de cette jeune femme avide d'idées nouvelles et de progrès, mais il ne lui révèle pas son immortalité. Nous ne savons toujours pas pourquoi il faut que Bompard soit éloigné (page 408). Un saut (page 413) nous met face à une Sophie inconnue et qui restera sans utilité narrative : c'est donc une maladresse. Malgré l'amour de Marianne, Fosca ne parvient pas à s'intéresser à leurs enfants qu'un autre saut (page 418) nous fait découvrir brusquement. Le retour de Bompard (page 419) suscite la peur chez Fosca (page 420), qui lui donne de l'argent (page 421) sans qu'on en sache raison ; le mystère subsiste, bien que puisse en faire deviner la nature la mention de la tentation de révéler son immortalité à Marianne. Un saut (page 423) fait passer quinze ans après lesquels (page 427) Bompard livre le secret de l'immortalité à Marianne dont l'amour et bientôt la vie en seront détruits. Mais elle souhaite que Fosca reste parmi les êtres humains pour les aider (page 434).

Aussi la "Cinquième partie" (pages 445-521), qui s'ouvre sur une scène (page 445) dont il faut comprendre qu'elle se situe lors des Trois Glorieuses de 1830, montre-t-elle Fosca tenté par une dernière aventure humaine qui rendrait sa vie supportable. C'est, au côté d'un de ses petits-enfants, Armand, et d'autres jeunes intellectuels, l'action révolutionnaire qui est menée pour donner le pouvoir

au peuple, et accorder la liberté à tous. Invulnérable, Fosca peut recevoir un coup de baïonnette à la place de l'un d'eux (page 451), et ainsi être amené à révéler son immortalité à Armand, accepter de se faire ouvrier pour diffuser le message républicain. Un saut (page 461) nous jette pour quelques pages dans l'épidémie du choléra de 1832 qui, toutefois, n'est désigné subrepticement que page 471. Le cours de l'Histoire est encore suivi avec précision pour les funérailles du général Lamarque le 5 juin 1832 (pages 469-481). Le saut de la page 482 nous jette dans la prison où se trouvent les républicains après l'échec de l'émeute de la rue Transnonain (mentionnée page 483 et dont on sait qu'elle a eu lieu le 13 avril 1834) et où l'immortel qu'est Fosca accepte de rester pour permettre l'évasion des autres. Le saut de la page 491 fait franchir les dix ans de cette réclusion. Armand a révélé à sa compagne, une nouvelle Laure (le choix de prénoms est pourtant large !), l'immortalité de Fosca, et cela ne l'empêche pas de lui porter une grande sollicitude et même de l'amour. La séquence qui commence page 512 est celle de la révolution victorieuse de 1848 qui, pourtant, laisse Fosca indifférent.

Dans le présent qui se trouve d'abord dans le *"Prologue"* (pages 13-113 ; donc texte de cent pages, organisé en trois chapitres), le roman débutant donc par la fin, Fosca, est, dans un hôtel de province, le voyageur inconnu que, par hasard au cours d'une tournée, remarque la comédienne Régine. Il vit étendu sur un transatlantique, immobile, insensible à tout et à tous, regardant le ciel jour et nuit ou presque, sans manger ni boire. Le chapitre premier (pages 13 à 36) montre l'intérêt de Régine pour Fosca : elle veut percer le mystère de cette vie qui semble être en dehors de la vie, dont elle apprend que, *«depuis 1848, il s'est endormi dans un bois et y est resté soixante ans, ensuite il a passé trente ans dans un asile»* (page 51). Comme elle, le lecteur est tenu en haleine par la curiosité. Elle se penche sur lui, elle lui parle, éveille son intérêt, et le rend à la vie quotidienne des êtres humains. Dans le chapitre II (pages 37-69), elle l'entraîne avec elle à Paris, se fait aimer de lui, et lui fait avouer la première partie de son secret : son immortalité. S'il se tranche la gorge devant elle avec son rasoir, la plaie se referme bientôt, et il se retrouve aussi bien portant qu'avant. Elle veut d'autant plus être aimée qu'elle le serait d'un immortel qui garderait donc le souvenir de sa gloire. Dans le chapitre III (pages 70-113), apparaissent les difficultés de l'amour. Fosca, pour lui faire plaisir, tente de redevenir un homme parmi les hommes, mais il la trompe bientôt à moitié, et s'enfuit en province où l'actrice, qui a tout abandonné pour le rejoindre, l'oblige enfin à parler : le récit du passé commence.

Entre chaque épisode du passé, le présent réapparaît dans des intercalaires qui sont de véritables retours au futur :

- entre la *"Première partie"* et la *"Deuxième partie"* (pages 227-228) où Régine manifeste de la curiosité, de l'optimisme ;
- entre la *"Deuxième partie"* et la *"Troisième partie"* (pages 318-319) où Régine est fatiguée et voudrait même que Fosca n'allât pas plus loin ;
- entre la *"Troisième partie"* et la *"Quatrième partie"* (pages 358-359) où la tentative de suicide de Fosca qui vient d'être évoquée incite Régine à connaître la suite du récit ;
- entre la *"Quatrième partie"* et la *"Cinquième partie"* (pages 440-441) où Régine est frappée par le fait que, avec Marianne, Fosca avait été encore capable d'aimer, mais qu'il l'a oubliée ; comme elle se rend compte qu'elle ne pourra qu'être vouée au même sort, elle est atteinte par l'indifférence, mais demande tout de même d'en avoir la confirmation en apprenant le reste de l'histoire.

Enfin, il y a un *"Épilogue"* (pages 525-528), où le lien est d'abord fait entre 1848 et 1940, puis où Régine est en proie à l'angoisse (page 526). Fosca, ayant livré tout son secret, s'en va au hasard sur cette terre qui lui est totalement étrangère, et Régine, qui vient d'avoir la révélation directe, incontestable, de ce que les êtres humains n'ont pas besoin de savoir, commence, elle aussi, à hurler de désespoir, victime du *«maléfice qui l'a dépouillée de son être»* (page 527), se voyant métamorphosée en brin d'herbe (page 528), son *«premier cri»* étant celui de la folie.

Dans ce que Simone de Beauvoir appela une *«divagation organisée»*, on passe de la politique d'une petite ville à la direction d'un empire immense ; de l'aventure dans la sauvagerie d'un continent inconnu à l'extrême civilisation des salons parisiens ; de la rigueur de ce monde aristocratique au romantisme de l'action d'un groupe révolutionnaire ; enfin d'une solitude totale à la fièvre du milieu théâtral. Fosca est successivement le conquérant, l'utopiste, l'explorateur, l'homme de science, le

témoin, l'écrivain (à l'asile). Pourtant, cette variété n'empêche pas le roman de conserver une grande unité : le fil conducteur du récit demeure toujours le même : l'action de Fosca. Mais il faut remarquer que, plus son action s'accorde à celle d'un plus grand nombre de personnes et conduit à des bouleversements de plus en plus grands (la révolution de 1848), moins il montre de conviction, plus il se sent éloigné des autres.

Simone de Beauvoir elle-même reconnut que son roman présente «*des longueurs, des redites, des surcharges*».

La structure du roman est donc complexe par le jeu avec le temps et avec l'espace qu'il propose et par le jeu entre les points de vue.

La chronologie est bouleversée puisque l'histoire commence par la fin. Mais chaque partie se déroule de façon linéaire. La datation y est plus ou moins nettement établie. Elle reste relativement floue dans la "*Première partie*" puisque l'Histoire de la ville imaginaire de Carmona se greffe avec une certaine liberté sur l'Histoire de l'Italie. Le règne de Charles Quint est connu avec précision, mais le voyage de Fosca en Amérique du Sud relève de l'imaginaire. Comme il s'embarque à Flessingue au moment où Charles Quint abdique, en 1556, et qu'il voyage pendant cent ans à travers le monde, on peut fixer la date de la rencontre avec Carlier comme étant 1656 ; mais l'exploration en Amérique du Nord qui suit est floue. L'épisode du XVIII^e siècle lui aussi est imaginaire. On a vu que les révolutions et émeutes du XIX^e siècle sont rendues avec précision. Enfin, la date de l'épisode situé dans le présent est fixée avec netteté dans le "*Prologue*" ; page 51, on peut déterminer que $1848 + 60 + 30 = 1938$. Plus Fosca progresse dans son récit, plus surviennent des aperçus du passé, des analepses, qui se mêlent même dans une fusion des temps qui est le principal effet de style.

Le point de vue varie :

- il est objectif dans le "*Prologue*" et dans les intercalaires ; mais il y a des passages où il est subjectif (pages 20, 22, 24) ;
- il est subjectif dans la narration de Fosca.

Intérêt littéraire

Simone de Beauvoir est avant tout une philosophe qui veut écrire des œuvres «*signifiantes*». Aussi ne se fit-elle pas de la qualité de l'écriture un souci premier.

Cependant, elle sut adapter le lexique, la syntaxe, le style, aux différentes actions, aux différentes époques, aux différents personnages et à leurs différents états car, en fonction de la dualité du point de vue, il faut distinguer d'abord le texte qui est censé être celui de Fosca, et le texte qui est directement celui de l'autrice.

L'évocation des époques anciennes exige :

Des mots tels que :

- «*compagnon*» : dans les corporations d'autrefois, celui qui n'était plus un apprenti et n'était pas encore un maître ;
- «*condottiere*» : mot italien qui signifie «*chef de soldats mercenaires*» (page 121) ;
- «*connétable*» : grand officier de la couronne, chef suprême de l'armée (page 263) ;
- «*conquistadores*» : nom donné aux aventuriers espagnols qui allèrent conquérir l'Amérique (page 259) ;
- «*courtines*» : rideaux, tentures (page 466) ;
- «*fanègue*» : ancienne mesure de capacité (page 296) ;
- «*kreutzer*» : de «*Kreutz*» («*croix*»), ancienne monnaie allemande et autrichienne (page 258) ;
- «*lansquenets*» : fantassin allemand («*Landsknecht*») servant comme mercenaire aux XV^e et XVI^e siècles (page 221) ;
- «*maravédís*» : ancienne monnaie espagnole ;
- «*marc*» : ancien poids de huit onces de Paris (244 g 5) servant à peser les métaux précieux (page 288) ;

- «*muid*» : ancienne mesure de capacité pour les liquides, les grains, le sel (à Paris, 268 l. pour le vin et 1872 l. pour les matières sèches) ;
- «*quinquet*» : ancienne lampe à double courant d'air et à réservoir supérieur, mise au point par Quinquet en 1785 (Simone de Beauvoir commit donc un anachronisme) (page 278) ;
- «*reître*» : de l'allemand «*Ritter*» («cavalier»), guerrier brutal, soudard (page 271) ;
- «*sbire*» : homme de main, celui qui exécute des besognes basses ou criminelles pour le compte d'autrui (page 123) ;
- «*tapissière*» : voiture hippomobile couverte d'un toit mais ouverte sur les côtés, qui servait aux tapissiers pour le transport des meubles (page 466) ;
- «*vassal*» : homme lié personnellement à un seigneur, un suzerain, qui lui concédait la propriété effective d'un fief ;
- «*vielle*» : instrument de musique à cordes où une manivelle à roue remplace l'archet (page 402).

Des expressions archaïques telles que «*enluminer des manuscrits*» : y peindre des lettres ou des miniatures (page 219).

La violence du Moyen Âge est rendue par des effets tels que le raccourci avec lequel est évoqué l'assassinat imaginé par Fosca (page 130).

Par contre, le milieu théâtral de 1938 est évoqué dans une langue moderne qui peut recourir à l'argot : (page 14 : «*il est vraiment chipé*» : «il est vraiment conquis, pris, accroché»).

Pour exprimer le constat, l'action décisive, la phrase se fait serrée, elliptique : «*Un étranger, un mort. Ils étaient des hommes, ils vivaient. Moi, je n'étais pas des leurs. Je n'avais rien à espérer. Je franchis la porte.*» (page 521)

Pour les mouvements de foule, la phrase se fait ample (page 518).

Les pages qui racontent les voyages de Fosca, qui sont aérées, transparentes, neuves, vraies et émouvantes aussi, sont parmi les plus belles du livre.

On peut remarquer des figures de style peu nombreuses mais significatives :

- Des métaphores : les applaudissements comme «*le grondement des cataractes, le roulement des avalanches*» (page 13), «*un antre rouge s'ouvrait au fond de la rue noire*» (page 15), «*cette blessure acide dans mon cœur*» (page 16), «*il y avait des moments où l'on se tenait fièrement au sommet d'une montagne solitaire...Et à d'autres moments, on était en bas*» (page 82), «*ressusciter un instant les petites mortes transparentes en qui avait battu son propre cœur*» (page 92), «*elle serait cette flamme qui déchire la nuit*» (page 105), «*elle était l'éclair, le torrent, l'avalanche, ce gouffre ouvert soudain sous leurs pieds...elle n'était plus que ce battement d'ailes au milieu du vide*» (page 106), «*l'instant flambait, l'éternité était vaincue*» (page 108), «*la grande vasque rose se remplissait lentement d'une foule muette et noire*» (page 127), pages 133, 144, 167, 170, 197, 198, 207, 213, 261, 334, 446, 456, 461 («*ombre palmée qui rampe*» = le temps), 460 («*la trépidation des machines*» = celle du temps), 499, 509, 510 (les laves), 511 ; la principale métaphore est celle du brin d'herbe (pages 20, 60, 111, 112, 528) auquel Régine voudrait opposer le chêne (page 66) ;
- Des personnifications : les choses personnifiées (pages 95, 222 et 243) ;
- Des symboles : les fourmis (pages 389, 459, 512) ;
- Des hyperboles : «*une force impétueuse l'arrachait à la terre, la précipitait vers le ciel*» (page 13) ;
- Des paradoxes : «*en cage dans l'éternité*» (page 102).

Fosca finissant par confondre tous les temps qu'il a vécus, tous les êtres qu'il a aimés, tenté de sauver et perdus, la fusion des temps est le principal effet de style : pages 45, 73 (Tancrede et Antoine), 202, 445, 446, 447, 448, 452, 455, 460, 462 (peste-choléra), 463, 464, 465, 466, 467, 470 (Garnier-Carlier), 471, 474, 476, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 491-492, 492, 500, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519 (foule de 1848 confondue avec d'autres foules de l'Histoire).

La séparation d'avec le reste des humains que ressent Fosca les lui fait désigner par des pronoms au pluriel sans référent : «ils», «leur», «leurs», «eux» (pages 366, 367, 380, 383, 403, 414, 437, 445, 448, 456, 494).

Intérêt documentaire

Il est particulièrement riche.

On peut distinguer :

Le tableau du métier de comédienne de Régine : Elle travaille des rôles du répertoire classique : Roseline, Bérénice (page 98), "Tempête". Elle se compare à Rachel (page 99), à la Duse.

Le roman historique dont l'action s'étend sur plusieurs siècles, et dont les personnages participent à divers types d'activités. On découvre une série de tableaux disposés autour d'une affabulation romanesque. Sont évoqués les événements principaux qui font depuis le XVe siècle l'Histoire du monde occidental. Chaque époque est présentée selon la méthode qui fait déplacer des personnages fictifs sur un fond réel, la romancière ne pouvant donc inventer de faire mourir violemment un personnage connu, devant respecter la trame historique avec plus ou moins d'exactitude. On peut l'évaluer pour les différentes époques par lesquelles passe Fosca.

L'Italie du Moyen Âge : Simone de Beauvoir avait besoin de commencer par le Moyen Âge afin de permettre l'élément fantastique de l'élixir et une évolution politique de son personnage qui commence par l'exercice le plus pur de la volonté de puissance. Et elle choisit l'Italie parce que ce pays, théoriquement sous la domination du Saint Empire romain germanique (pages 218, 244), était particulièrement soumis à la violence des temps féodaux, étant émaillé d'une poussière de fiefs indépendants qui n'étaient souvent que des villes. Certaines étaient puissantes, comme Gênes (page 120), Pise, Venise ou Florence (gouvernée par les Médicis et, un temps, par Savonarole, prédicateur dominicain qui exhorta les Florentins à la repentance et, à la suite de l'invasion de l'Italie par Charles VIII, instaura un régime à la fois théocratique et démocratique [page 217]). Mais d'autres étaient de petites villes, vassales des plus importantes, et il était donc facile de glisser parmi elles les villes imaginaires de Carmona ou de Villana (page 146). De plus, ces fiefs connaissent des luttes entre clans (pages 117-119), des conjurations (page 162), sont soumis à des tyrans qui se succèdent, prenant à leur service des sbires (page 123 : «hommes de main, qui exécutent des besognes basses ou criminelles pour le compte d'autrui») et des «condottiere» (pages 121, 125) dont le très réel Charles Malatesta (page 125), membre d'une célèbre famille de condottieri italiens qui régna sur Rimini et une partie de la Romagne du XIIIe au XVe siècles.

Beauvoir expliqua : *«Des guerres stupides, une économie chaotique, de vaines révoltes, d'inutiles massacres, un accroissement des populations que n'accompagnait aucune amélioration de leur sort ; tout dans cette période me semblait confusion et piétinements : je l'avais choisie exprès... Fosca incarne l'orgueil particulariste qui divise l'Italie et la livre sans défense au roi de France puis à l'empereur d'Autriche.»*

Elle avait trouvé chez l'historien suisse Sismondi des récits effrayants de sièges et de famines, d'épidémies de peste (page 157), et les a placés dans le roman. Il avait décrit ce qui se passait au XIVe siècle dans beaucoup de villes assiégées. Quand la longueur du siège amenait la famine, pour tenir plus longtemps, les autorités déclaraient que toutes les provisions seraient réservées aux combattants, et que les bouches inutiles, femmes, enfants, vieillards, invalides, seraient expulsés de la ville et chassés dans les fossés au pied des murailles.

Fosca, devenu prince de Carmona et doté de l'immortalité, voit son désir de conquête (page 145) s'amplifier : il s'empare de Rivelles par la ruse (page 159), se montre un conquérant sans scrupule qui profite d'un armement perfectionné (pages 180-181). Il impose une dictature sévère (page 148), mais fait preuve aussi d'habileté économique (page 150).

Mais il découvre la limite de sa puissance (page 172) par la défaite (page 174), le sentiment de l'inutilité de l'action, le progrès économique (pages 177, 201) n'apportant pas le bonheur parce qu'il suscite un inassouvissement (page 210).

Aussi maintient-il une paix de trente ans (page 184) qui n'empêche pas les différences sociales. Sa volonté de paix (page 203) s'oppose à la volonté de guerre d'Antoine qui ne pense qu'à Carmona. Fosca renonce à sa patrie (page 204), oublie Carmona pour l'Italie (page 223). Puis, constatant que son action n'a fait que permettre aux Français d'intervenir dans un pays qui est trop morcelé, il envisage un projet d'unification, se disant qu'il suffit d'un homme pour le réaliser. Or l'empereur d'Autriche, Maximilien, intervient en Italie. Mais, en fait, elle est trop petite, et son ambition se porte vers le monde entier (page 224-225) qui peut être touché en agissant auprès de Charles Quint.

Le règne de Charles Quint : Fosca devient son éminence grise, se disant que, «*s'il parvenait, à travers lui, à rassembler le monde entier, son œuvre échapperait aux démentis du temps*» (Beauvoir). Alors que les différentes pistes de l'action de Charles Quint et donc de Fosca se mêlent constamment, distinguons-les au contraire pour mieux les identifier.

D'abord, il faut assurer l'élection du duc d'Autriche comme empereur d'Allemagne. Elle était confiée à quelques princes électeurs, mais le titre revint toujours à un Habsbourg de 1438 à sa dissolution par Napoléon I^{er}.

Le Habsbourg qui est duc d'Autriche est aussi roi d'Espagne (c'est pourquoi on l'appelle aussi don Carlos, page 241). Les Pays-Bas appartenant à l'Espagne, Charles Quint établit sa capitale à Malines (page 236), ville de la Belgique actuelle (d'où «*les rues brumeuses*», page 237).

L'Empire allait être déchiré par la lutte entre catholiques et protestants, provoquée par la Réforme que voulait Luther, un moine augustin dont l'ordre religieux tendait à une interprétation sévère de l'Évangile et de la grâce divine, prônait l'idée de la prédestination. Comme il était un danger pour l'Empire, il fut mis au ban (page 257), attaqué, en particulier sur les indulgences, par le théologien allemand, Jean Eck (page 253) et par les Dominicains. Les anabaptistes furent des protestants particulièrement sévères qui voulaient établir à Münster (page 281), ville de Westphalie qui, vers 1532, fut leur principal foyer, la «*Jérusalem nouvelle*», espoir, analogue à celui des juifs voulant revenir à Jérusalem, en une cité idéale où serait vraiment réalisé le message de l'Évangile. Le mouvement fut écrasé en 1536 (voir «*L'œuvre au noir*» de Marguerite Yourcenar, voir, dans le site, YOURCENAR Marguerite). L'orthodoxie catholique fut redéfinie au concile de Trente (ville de l'Italie du Nord), qui allait durer de 1545 à 1563 pour faire face aux progrès de la Réforme protestante (page 289). La France était donc enserrée par les possessions des Habsbourg, et c'est pourquoi François I^{er} attaqua, au Sud-Ouest, la Navarre (en Espagne), à l'Est, le Luxembourg (dans l'Empire germanique) et, au Sud-Est, l'Italie où il allait subir la défaite de Pavie (voir page 267) et être fait prisonnier (page 263).

La couronne d'Espagne fait de Charles Quint le maître de l'Amérique du Sud, le Nouveau Monde (page 265), appelé les Indes à cause de Marco Polo (d'où les termes «*Indiens*», «*blé d'Inde*», «*dinde*», etc., la distinction entre Indes occidentales et Indes orientales), conquise déjà par Christophe Colomb qui est parti de Sanlúcar de Barrameda (page 292), port à l'embouchure du Guadalquivir, et arrivé à l'archipel des Lucays (page 293, les Bahamas), puis par Cortez, conquérant du Mexique (1521), par Pizarre et Almagro (page 291), conquérants du Pérou (1532) (pages 265, 276, 288), attirés par l'espoir de l'Eldorado (page 245, «*il voyait [...] or massif*»). Potosi est une ville créée par les Espagnols pour l'exploitation d'une mine d'argent (pages 301, 309, 310). Les galions (page 246) étaient de grands bateaux destinés au commerce avec l'Amérique, au transport de l'or que l'Espagne tirait de ses colonies. Les souffrances infligées aux Indiens furent dénoncées par le père Las Casas, dominicain devenu évêque du Chiapas au Mexique, qui s'occupa d'eux et prit leur défense, soulevant des polémiques considérables en Europe. Fosca est animé de la pensée de l'Amérique (page 240), envisage des réformes économiques (page 258) permises par l'or de l'Amérique (page 259) qui, en fait, provoque l'inflation des prix (page 296), tandis que, pour pallier les massacres des Indiens, on fait venir des Noirs (pages 306-307).

L'exploration de l'Amérique du Nord au XVII^e siècle : Après le périple autour du monde (page 325), Fosca rencontre (page 326) l'explorateur français Carlier, qui cherche le passage vers la Chine (page 346), veut atteindre «*la Mer Vermeille*» (page 327) mais découvre plutôt ce qui pourrait être l'Ohio (page 342, puisqu'il coule nord-est sud-ouest), la rivière rouge (la Red River, fleuve qui prend sa source au Texas, serpente dans des marais puis traverse la Louisiane et se divise en deux branches : l'une se jette dans le golfe du Mexique, l'autre rejoint le Mississippi sur sa rive droite) puis un grand fleuve (page 326), qui devrait être le Mississippi, et arrive à la mer (page 346). Mais, habilement, Beauvoir laisse planer une incertitude puisqu'elle évoque «*plus loin vers l'Est [...] un plus large et plus long que tous les fleuves connus : le Mississippi*». Par contre, elle fait preuve d'une certaine naïveté quand son personnage évalue n'être «*guère qu'à deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer*» (page 343) : comment aurait-il pu le savoir ? Carlier et Fosca ont des contacts avec les Indiens (pages 335, 336, 337, 339). Un fort est construit, mais il est ravagé par le scorbut (page 340).

L'effervescence intellectuelle du XVIII^e siècle : La rigueur historique n'a pas à y être respectée, mais on peut penser que Madame de Montesson (page 366) a été imaginée sur le modèle de Mme du Deffand qui tint un célèbre salon à Paris au XVIII^e siècle, et que Mlle de Sinclair (page 372) l'a été sur celui de Mlle de Lespinasse qui longtemps assista Mme du Deffand, se permettant toutefois d'«*attirer chez elle quelques habitués du salon*» (page 373), avant d'ouvrir le sien (voir pages 382, 385) : situation reprise dans la pièce de théâtre, «*L'antichambre*», de Brisville. Le XVIII^e siècle est encore signifié par des détails matériels : «*le carrosse*» (page 364), «*la perruque*» (page 365), la vie mondaine à Paris (page 366), surtout l'esprit des Lumières (page 369), le souci du progrès scientifique (page 376), l'expérience de chimie (page 378), le projet d'une université libre (page 382), la liaison établie entre le développement scientifique et le progrès politique et social, la volonté de donner le bonheur à l'humanité (page 395).

L'effervescence révolutionnaire de 1830-1848 : Ici, Beauvoir suivit avec précision le déroulement du mouvement républicain en France. On découvre d'abord la révolution de 1830 par la mention (page 445) des Bourbons et de La Fayette : les Bourbons ont régné sur la France jusqu'à Charles X ; La Fayette, qui avait participé à la révolution américaine et à la révolution française («*la grande Révolution*», page 453), a obtenu qu'il soit remplacé sur le trône par Louis-Philippe d'Orléans (page 446) : «*l'homme apparut*» (voir page 448). Au lieu de la république espérée, c'est donc un autre roi qui prit le pouvoir, mais qui adopta comme drapeau les trois couleurs de la Révolution française (bleu, blanc, rouge). Les «*trois jours d'émeute*» (page 447) sont les Trois Glorieuses (27, 28 et 29 juillet 1830, d'où le nom, Monarchie de Juillet, donné au régime de Louis-Philippe). La Constitution de 1830 institua une haute assemblée législative ou Chambre des pairs de France (page 462) (= le Sénat). L'agitation républicaine profita ensuite de la mort du général Lamarque (page 469), général de la Révolution et de l'Empire qui fut élu en 1828 député républicain ; ses obsèques, le 5 juin 1832, furent l'occasion de la première insurrection républicaine de la Monarchie de Juillet ; une foule énorme s'était donné rendez-vous sur tout le parcours du convoi ; quand il fut arrivé au pont d'Austerlitz, des jeunes gens détélèrent le char funèbre, et voulurent porter au Panthéon le corps du général ; l'armée avait l'ordre de s'y opposer : ce fut le signal de l'émeute ; la population n'y prit pas part tout entière, mais les insurgés se cantonnèrent dans les petites rues qui avoisinaient le cloître Saint-Merri, et y tinrent tête aux troupes d'une façon héroïque pendant les journées des 5 et 6 juin (les mêmes événements furent décrits par Victor Hugo dans «*Les misérables*»). Une autre émeute eut lieu le 13 avril 1834 rue Transnonain (page 483) contre laquelle sévit Thiers, historien et homme politique libéral qui était devenu ministre de l'Intérieur. Devant ces échecs, les républicains voulurent renoncer aux insurrections, travailler à l'union avec les ouvriers ; mais, comme ils se méfiaient des intellectuels (page 458), Fosca eut la volonté de se faire ouvrier (page 459). Le parti républicain se partageait en deux tendances : bourgeois et socialistes (pages 487, 500, l'avenir radieux du socialisme). Pour pouvoir se manifester, il utilisa le moyen des banquets (page 495). Le mécontentement fut tel cependant contre le régime de Louis-Philippe qu'une véritable révolution éclata en 1848 (page 513),

date qu'on peut établir car il est fait mention de Guizot qui était à la tête du gouvernement en 1847-1848.

Ainsi, les étapes du cheminement de Fosca l'ont fait passer de l'expérience du pouvoir dans sa seule ville à celle du pouvoir à l'échelle du monde, en voulant alors «*infléchir le destin de toute l'humanité*» puis à l'aventure de l'exploration de l'Amérique du Nord au XVIIIe siècle, à celle de la recherche scientifique au XVIIIe siècle et enfin à celle de l'action révolutionnaire au XIXe siècle.

Intérêt psychologique

Dans un récit fait par un narrateur-personnage, celui-ci est, en fait, le seul personnage, les autres n'existant qu'à travers lui. C'est le cas de Fosca que son immortalité, d'ailleurs, isole radicalement des autres, entre lesquels il faut distinguer ceux qui l'ignorent et ceux qui la connaissent, et, parmi ces derniers, ceux qui y réagissent mal, qui ressentent de l'horreur à la pensée qu'ils sont destinés à mourir sous le regard d'un homme qui ne mourra jamais, ne l'acceptent pas et le détestent, et ceux qui y réagissent bien et ne le détestent pas.

Mais, dans le reste du roman (*"Prologue"*, intercalaires et *"Épilogue"*) où le point de vue est objectif, l'importance est partagée par Fosca et Régine, celle-ci ayant face à l'immortalité de Fosca des attitudes qui varient de façon significative.

L'intérêt psychologique du roman est donc grand.

Les personnages qui détestent Fosca : Il ne peut rien partager durablement avec quiconque puisque tous mourront tandis que lui vivra. «*Ceux qu'il approche, Fosca leur vole le monde sans réciprocité : il les jette dans la désolante indifférence de l'éternité*». Ceux qu'il aime lui répètent : «*Je ne puis supporter de savoir que tu verras toutes ces choses et que JE ne les verrai pas.*»

Ceux qui le détestent sont d'abord ses deux fils qui représentent deux options en matière d'éducation. Tancrède, dont l'éducation a été sévère, incarne la haine la plus brutale du père (page 149) qui se concrétise dans son désir de le supplanter (page 161) ; mais il est tué par Fosca (page 162) : son éducation a donc été un échec.

Antoine reçoit, au contraire, une éducation douce qui est aussi un échec ; il a des qualités (page 214), mais son amitié avec Béatrice (page 190), leur connivence en cachette (page 191), l'éloigne de son père en dépit du fait qu'il l'ait sauvé de la noyade (page 193) ; il a le même désir de gouverner que Tancrède (page 196), en vient lui aussi à souhaiter la mort du père (page 202) ; patriote, il veut la guerre, traite son père d'étranger, reçoit enfin le pouvoir (page 203) mais est blessé (page 206), meurt (page 207) ; cependant, il est comblé : il a fait ce qu'il avait voulu faire, mais, pour Fosca, il reste un de ces hommes qui le haïssent pour son immortalité (page 339).

Béatrice est une femme forte, indifférente aux biens matériels (page 199), soucieuse d'apprendre (page 198), que sa clairvoyance politique (page 209) et son attachement à Carmona (page 226) font protester contre le départ de Fosca. Pourtant, son caractère rebelle (page 192) l'oppose à lui (page 194) : elle le juge (page 200) ; elle en vient à pressentir son secret, et elle le repousse car, pour elle, son corps est d'une autre espèce (page 216) : «*Vous n'êtes pas un homme. Vous êtes un mort. Je la saisis aux épaules, j'aurais voulu la broyer. Et soudain, je me vis au fond de ses yeux : mort. Mort comme les cyprès sans hiver et sans fleurs... Un homme mortel aurait pu refuser de poursuivre sa route, il aurait pu éterniser cette révolte ; il pouvait se tuer. Mais, moi, j'étais esclave de la vie qui me tirait en avant vers l'indifférence et l'oubli.*» (pages 206, 208, 209) ; elle l'accuse de tuer tous les désirs (page 210) ; elle aime Antoine qui ne l'aime pas (page 200) parce que, lui, risque sa vie (page 214) ; même mariée à Fosca et vieillissante (page 219), elle maintient son opposition contre lui, qui conserve d'elle un souvenir amer (pages 382, 433).

Carlier est viril et féminin à la fois (page 334), animé par la curiosité (page 332) et l'ambition d'être le premier à découvrir (page 333), résolu (page 336). Il devient l'ami de Fosca, mais, découvrant son immortalité, et déçu de ne pas avoir trouvé le passage vers la Chine (pages 344-345), il est surtout envahi d'une grande tristesse (page 342), car son ambition de découvertes est limitée à cette vie (page 331). Devenu fataliste au contact de Fosca, il sombre dans un entêtement désespéré (page

355). Bientôt, il regrette de ne pouvoir vivre l'avenir, voudrait être immortel (page 334), éprouve de la haine pour l'immortel (page 343) qui réduit son orgueil (pages 347, 352). Il veut rester seul pour se suicider (page 357). Plus tard, Fosca le rapproche de Marianne lorsque, à elle aussi, est révélée l'immortalité (page 406).

Bompard n'est qu'une utilité : il sert à maintenir un suspense et à révéler finalement à Marianne l'immortalité de Fosca. Mais il ne manque pas d'intérêt, car il a été transformé depuis qu'il a su le secret (page 374) : malheureux, il comprend qu'il l'est moins que Fosca (page 379).

Marianne est une femme exceptionnelle, pleine de désirs, montrant de la passion pour tout ce qu'elle entreprend (page 411), volontaire, ne craignant pas la mort, acceptant le malheur (page 400). Elle aime la vie (page 397), mais n'avait jamais aimé d'homme (page 410), car elle en voulait un qui soit vivant (page 401). Elle trouve justement que Fosca est un tel homme, n'a pas peur de lui (page 373), est même en conflit avec lui (page 381). Mais elle en vient à montrer de la colère contre lui (page 394), lui demandant de sortir de lui-même (page 397). Séduite par ce qu'elle prend pour de la grandeur d'âme, elle lui fait part de son projet d'université (page 392), et il accepte parce qu'il a envie d'essayer d'aimer une femme (page 407) alors qu'elle se donne tout entière à son amour. D'où son horreur à la révélation de l'immortalité, horreur d'être aimée d'un être qui ne lui donne que quelques années (pages 427-428), qui ne mourra pas et l'oubliera (page 436). Elle ne peut aimer un être qui n'est pas son semblable (page 429). Aussi est-elle entrée en agonie depuis la révélation (page 432). Elle comprend la solitude de Fosca, et accepte de l'aider (page 430), lui laissant une ultime recommandation qui est celle de l'engagement (page 434). Son souvenir demeurera longtemps (page 516), mais, quand le lien sera rompu avec elle, ce sera le lien de Fosca avec le monde qui le sera aussi (pages 517-518).

Régine est le personnage qui prend le plus de place à côté de Fosca. Beauvoir a bien souligné cette importance : «*J'ai conçu le drame de Régine en contrepoint de celui de Fosca.*» Elle est présente dans les cent pages du «*Prologue*», dans les intercalaires et dans l'«*Épilogue*». On peut faire son portrait moral, retracer son évolution face à Fosca, et se demander pourquoi c'est un tel type de personnes qui lui sert d'interlocuteur final.

«*Blonde, généreuse, et ambitieuse, vous avez horreur de la mort*», tel est le portrait fait par Fosca (page 93).

Elle est égocentrique (pages 81, 82, 97, 107 «*long amour de moi-même*»), si éprise d'elle-même qu'elle voudrait s'assurer la survie dans le cœur d'un immortel en se faisant à jamais et exclusivement aimer de lui. Elle sombre dans la folie pour avoir refusé d'assumer sa «*finitude*».

Elle est orgueilleuse (Beauvoir lui a donné le prénom significatif de Régine qui signifie «*reine*» (d'où, page 22, «*ma Reine*») ; pages 16, 65, 79) ; manifestant son mépris pour l'amour que vivent les autres (page 17), pour le bonheur des autres (page 84), pour ses amis (page 55), pour Florence (page 14), pour le public (page 13), pour les «*maquignons*» (page 38), pour l'humanité (page 24, «*Je ne suis pas de leur espèce*»), affirmant sa volonté d'être unique (page 93), refusant de n'être qu'un brin d'herbe (pages 20, 60, 111), rêvant plutôt d'être «*un grand chêne*» (page 66) ; elle veut dominer tous ceux qu'elle rencontre, elle n'est pas capable d'admirer (page 97), va jusqu'à s'opposer à Dieu («*Elle ne pouvait croire en un Dieu qui aimait tous les hommes... elle ne pouvait pas se satisfaire de cette bienveillance indistincte... Il y a trop d'élus, trop de saintes. Il aurait fallu que Dieu n'aimât que moi.*» (pages 19, 25, 73, 104). Son intérêt pour Fosca est pour un homme qui ne s'intéresse à rien, qui est méprisant comme elle (page 32) ; elle est soucieuse de l'impressionner (page 98), se montre orgueilleuse de son amour (pages 55, 62, 63, 67), se sent invulnérable (page 66), tentée de l'aimer (page 60).

Elle est ambitieuse (pages 15, 84), active et curieuse. Animée d'une grande volonté de puissance (page 47), elle veut avoir une prise sur les autres (page 19) qu'«*elle veut dominer*» sans scrupule. Refusant l'ennui (page 31), elle entend édifier sa vie (page 102), mais est en proie à la hantise du temps qui fuit et de la mort (pages 29, 42, 52, 58, 65), au besoin de faire exister un instant par l'étreinte (page 108). Elle réussit tout ce qu'elle entreprend (page 37, 38, 42, 64). Très exigeante (page 18), elle a même le goût de l'absolu (page 104). Aimant la vie (page 45), elle ressent pourtant la tentation du suicide (page 110), mais ne veut pas se résigner (page 24). Son besoin du défi, du

scandale (page 53), expliquent son intérêt pour Fosca. *«Elle se révolte contre toutes les limites. Et, à travers Fosca, elle veut devenir l'Unique.»*

Ce n'est pas une bonne âme (page 23) : elle est jalouse (d'Annie et de Fosca [pages 82, 83], de la femme qu'il doit certainement aimer : page 22 : *«Quel visage avait-elle donc?»* se demande-t-elle, page 22, de l'inconnue qu'évoque Fosca, page 97, de ses occupations, page 86) ; elle est envieuse (Beauvoir commenta : *«À un immortel je pouvais prêter la plus vaste des ambitions mais non ce sentiment fait de fascination et de rancœur : l'envie ; j'en dotai une femme avide de dominer ses semblables et révoltée contre toutes les limites : la gloire des autres, sa propre mort.»*) ; elle est perfide (à l'égard de Florence, page 23), mesquine (page 24), possessive et manipulatrice. Voulant tout posséder (page 20), elle est qualifiée de *«vrai vampire»* (page 33). Mais elle n'est pas avare (page 73).

Comédienne de profession, elle voudrait être une grande actrice (pages 99-100-101, 105), atteindre par le théâtre la célébrité (page 64), la gloire (pages 75, 80), l'immortalité (page 47, 48, 52). Or le théâtre est l'art le plus éphémère. Elle voit avec épouvante sa vie se dégrader en comédie (elle joue la comédie, page 107, porte un masque, page 102). Quand elle rencontre Fosca et qu'elle apprend qu'il est immortel, elle voudrait (page 54) devenir immortelle en restant dans son souvenir (page 56, 62, 68, 78, 79). Habitant son cœur immortel, elle deviendrait, pense-t-elle, l'Unique.

Mais, déjà, mise à nu par Fosca (pages 103, 106), elle évolue : elle abandonne l'orgueil, se sent *«une femme perdue sous le ciel»* (première prise de conscience, page 94), se rend compte de son égocentrisme (page 112), avouant : *«je suis un mensonge»* page 107).

Entre la *“Première partie”* et la *“Deuxième partie”*, elle manifeste encore de la curiosité, de l'optimisme (page 228).

Entre la *“Deuxième partie”* et la *“Troisième partie”*, elle ressent de la fatigue (page 318).

Entre la *“Troisième partie”* et la *“Quatrième partie”*, elle se rend compte qu'elle s'oublie à travers le récit (pages 358-359).

Entre la *“Quatrième partie”* et la *“Cinquième partie”*, constatant que Fosca est encore capable d'aimer mais qu'il a oublié Marianne, elle est atteinte par l'indifférence (page 440-441).

Dans l'*“Épilogue”*, elle est en proie à l'angoisse (page 526), se rend compte qu'un maléfice l'a dépouillée de son être (page 527). Elle a entrevu pourtant un salut : il lui aurait fallu s'agripper à sa finitude. Se voyant métamorphosée en brin d'herbe (page 528), elle tombe dans la folie que manifeste le cri qu'elle pousse. Donc, sous les yeux de Fosca, elle s'est dissoute ; elle s'est rendu compte que ses entreprises, ses vertus, ne recouvraient qu'un dérisoire effort pour être identique à celui de tous les autres êtres humains.

Régine fut jugée ainsi par Simone de Beauvoir : *«Régine, l'héroïne, est dévorée d'envie, elle veut dominer ses semblables et se révolte contre toutes les limites. Et, à travers Fosca, elle veut devenir l'Unique... elle voit avec épouvante sa vie se dégrader en comédie ; elle tombe dans la folie. Elle a entrevu pourtant un salut ; il lui aurait fallu s'agripper à sa finitude.»*

Peut-on penser, comme Georges Hourdin, que *«Régine se remettra de son trouble, car elle est mortelle, elle a cette chance qui permet tous les rebondissements : hurler, être désespéré, c'est prouver encore quelque chose ; c'est être un être humain comme les autres ; c'est être capable de souffrir et d'aimer et de savoir que l'on va mourir.»* ?

Les personnages qui connaissent l'immortalité de Fosca et le détestent se divisent donc entre les hommes qui lui en veulent à cause de leur ambition et les femmes qui lui en veulent à cause de leur amour, Régine ayant les deux raisons à la fois.

Parmi les personnages qui ne détestent pas Fosca, les uns sont des chrétiens convaincus :

Catherine (page 123) est la femme au rôle traditionnel : sensible (page 126) et religieuse, elle est la voix de la conscience de Fosca ; elle lui rappelle la malédiction qui s'attache à l'élixir (page 140) et *«espérait sans doute obtenir de Dieu que je la rejoigne un jour au ciel.»* (page 433).

Charles Quint est un souverain soucieux de moralité : il pense qu'*«Il faut savoir mesurer ses désirs»* (page 266) ; il refuse les guerres (page 284) ; il montre des scrupules à l'égard des Indiens (pages 247, 248, 249), à l'égard de la répression. Mais *«le succès de Cortez, la victoire de Pavie, l'alliance d'Isabelle, lui semblaient le signe évident qu'il avait obéi aux volontés de Dieu. Et comment regretter*

aujourd'hui la mort de quelques troupeaux rouges ou noirs?» (page 267). C'est qu'il est religieux (pages 262, 267, 277, 314). En conséquence, il voit en Fosca «*un être marqué par Dieu*» (page 244), mais qui l'a pourtant rendu machiavélique (page 287). Vieillard, il lui demande : «*Quelle a été ma faute ? - Votre seule faute a été de régner.*» (page 312).

Les autres sont des républicains :

Garnier, prêt à affronter des adversaires furieux (page 450), découvre par le coup de baïonnette pris par Fosca (page 451) son privilège, et est le seul qui n'a pas peur de lui (page 457). Cependant, ils ne se parlent pas (pages 473, 476), et il a tout de même peur à la mort de son ami, Spinelle (page 464). Son nihilisme (pages 479-480) est proche de celui de Fosca : il est sceptique à l'égard de la république, son engagement est sans espoir (page 480). Il possède une certitude : «*Pour moi, c'est une grande chose que d'être un homme.*» (page 481). À l'approche de la mort, il en a peur, mais, éloigné de Fosca, il est un homme libre qui a choisi la sienne.

Armand est déjà décrit en 97 : «*J'ai connu un homme. Il ne me fuyait pas ; il me regardait en face, il m'écoutait. Mais il décidait seul.*» Quand il rencontre Fosca, il est tout de suite persuadé qu'il peut agir (page 446). Il n'éprouve pas d'horreur ni d'amitié quand il apprend son immortalité (page 452, 459) : ils pourront «*faire de grandes choses ensemble*» ; il «*se sert de lui, c'était tout*», il utilise sa force (page 459). Il est animé uniquement par la passion politique ; il paraît déçu par l'échec : «*Notre cause n'a pas de chefs, elle se renie elle-même*» (page 477), mais sa passion est intacte en dépit de la prison (page 485) où, estime-t-il, il y a un bon travail à faire. Il s'oppose à Garnier dont la mort a été inutile (page 486). Il se distingue, par son propre destin, de la cause qu'il sert (page 488). Après son évasion (page 489), il a une discussion capitale avec Fosca (pages 502-506). Beauvoir commenta : «*Un des héros, Armand, affronte, sans en être pétrifié, le regard de Fosca parce qu'il est engagé corps et âme dans son époque.*»

Laure, présentée à Fosca, montre de la sollicitude, du dévouement (pages 496-497, 507, 509) : elle connaît le secret. D'ailleurs, elle parle comme Marianne (pages 510, 517), va même plus loin qu'elle, acceptant d'être oubliée, offrant un amour que Fosca refuse (page 511) : elle est la femme qui accepte Fosca, mais qui vient trop tard.

Donc ceux qui possèdent une certitude (page 480) acceptent l'immortalité de Fosca, et veulent même s'en servir pour le bien de l'humanité.

Fosca, l'immortel de «*Tous les hommes sont mortels*», est un homme au physique imposant, à la haute stature (pages 64, 213). Il connaît tous les désirs, et les a tous usés. Chacun des épisodes de sa vie correspond à un domaine humain, à une aspiration humaine :

- la volonté de puissance basement personnelle ;
- la volonté utopique de transformation du monde ;
- la découverte géographique par l'exploration de terres inconnues ;
- la recherche scientifique ;
- la participation à une entreprise de libération du peuple.

Son évolution se fait sur deux plans : le plan de l'action extérieure qui va de la politique à l'indifférence, et le plan des relations personnelles qui sont, avant tout, des relations avec les femmes (on peut se demander si l'évolution de Fosca, sur le plan personnel, ne se fait pas de femme en femme : Catherine, Béatrice, Marianne, Laure, Régine). Dans les deux cas, il est pris par le vertige de l'indifférence.

Il fut ainsi décrit par l'autrice :

«*Fosca, le héros, prétend s'identifier à l'univers, puis il découvre que le monde se résout en libertés individuelles, dont chacune est hors d'atteinte [...] L'idée me vint de lui donner l'immortalité, sa faillite en serait d'autant plus fracassante [...] Effrayé par les massacres et les malheurs qu'entraîne la recherche du Bien universel, il doute du Bien même [...] L'univers n'est nulle part, constate-t-il : Il n'y a que des hommes, des hommes à jamais divisés. "On ne peut rien pour les hommes ; leur bien ne dépend que d'eux-mêmes [...] Ce n'est pas le bonheur qu'ils veulent: ils veulent vivre. On ne peut rien ni pour eux ni contre eux, on ne peut rien."*».

Dans la *“Première partie”*, Fosca, matérialiste (pages 154-155), sceptique (pages 130, 131, 152), indifférent à la religion (page 140), athée (pages 117, 147, 155), agnostique (pages 160, 161), cynique (pages 145, 128, 163-165, le pèlerinage hypocrite), est passionnément dévoué à sa ville. Beauvoir indiqua : *«J'envisageais d'abord Fosca dans une entreprise finie : la gloire de Carmona ; c'est pour la mener à bien qu'il choisit l'immortalité ; mais ce terrible privilège lui découvre les contre-finalités qui rongent et détruisent toute réussite singulière.»* Homme d'action, engagé (pages 121, 122, 123, 124, 130), assassin (page 124), il devient prince de Carmona (pages 125, 136), chef de troupe habile (page 165), conquérant sans scrupules (pages 130-131) qui *«ncarne l'orgueil particulariste qui divise l'Italie»* (Beauvoir), tyran qui se sait condamné à mort comme les autres, il est prêt à mourir pour Carmona, qui est, pour lui, le centre du monde (page 122). Mais cette pensée de la mort et de l'inutilité de la vie (page 135) le conduit à la recherche de l'élixir (page 131) face auquel il prend une décision rapide (page 139, 146 : le pari). Après, c'est la joie (page 142), la perspective de l'action possible (page 143), l'ambition (page 144), le manque de souci des êtres humains, celui du bien du pays (page 156). Immortel, il subit la rançon de cet extraordinaire avantage qui est de lui dérober finalement la gaieté d'exister. Tandis qu'auparavant, il pouvait se targuer d'être opposé aux hommes : *«la plupart [...] misérables, ignorants, asservis à des travaux sans joie»*, c'est un sentiment d'envie qui le retourne contre eux : *«Ils vivent ; et depuis des années je n'ai pas réussi à me sentir vivant.»* Il est même haï (page 158), considéré comme sorcier (page 185). S'il a le sentiment d'être un dieu (page 162), il est seul (page 168), se laisse envahir par le sentiment de la vanité de l'action (*«À quoi donc servaient mes victoires?»*, pages 173-175, 186), de l'inutilité de Carmona (page 188), de la vanité sanglante de la guerre (pages 189, 202), de la nécessité de la paix (page 205), de l'inutilité de tout (page 197), du progrès (page 201, 211), de l'ambition mondiale (page 185). Au bout de deux siècles, devenu un étranger à Carmona, il abandonne le pouvoir (page 204). Sa volonté d'avoir un fils et de préparer son avenir (page 189) l'avait incité à épouser Béatrice (pages 205, 212, 213). Il voulait être aimé ; mais, considéré par elle comme étant d'une autre espèce (page 216), il est toujours en conflit avec elle qui n'est plus finalement qu'*«une femme parmi les autres»* (page 226) qu'il méprise (page 170), n'aimant personne pas même Laure (page 187), éprouvant de la lassitude (page 187, 188, 207), n'éprouvant plus de désir. Père dévoué (page 191), il sauve son fils (page 193), veut faire son bonheur (page 196), mais veut aussi le dominer (page 192) ; il lui prend celle qu'il aime (pages 214, 215) ; c'est l'anéantissement de ses efforts avec Antoine (page 207).

Dans la *“Deuxième partie”*, il mène une nouvelle vie (page 238), est un autre homme (page 275) qui veut *«agir sur le cours du monde»* (Beauvoir). D'où le rejet de Carmona (page 234), l'idée d'agrandir son rêve aux mesures du monde qu'il embrasse par cet empire sur lequel le soleil ne se couche jamais (pages 232, 234, 240, 244), l'expansion de la volonté de puissance (page 245), d'action (page 268), l'insouciance à l'égard des sauvages (pages 247-248), l'incompréhension des problèmes religieux (pages 251, 254 où il oppose la science à la religion, 255 où sa volonté totalitaire est en butte à la conscience de Luther, 280, 282, 283 où il est opposé aux anabaptistes, aux insensés comme Antoine, comme Béatrice, comme tous les mortels ? où il sent un secret lui échapper). Il est insatiable (page 266), impatient (page 268), se voit pareil à Dieu (page 269), montrant une hauteur indifférente (page 273), l'indifférence d'un mort (page 276). Se voyant comme le Guide (page 257), son pessimisme historique (page 274) le fait rêver de l'utopie (pages 237, 246), vouloir faire le bonheur des êtres humains malgré eux (page 261). Mais il est contredit par la réalité (page 277), se rend compte, avec fatalisme (page 284), avec le sentiment d'inutilité (pages 289, 275, 290 : quelle victoire ?), avec la conscience d'avoir fait le malheur de l'Empereur (page 285), de l'impossibilité de tenir le monde entre ses mains (page 292) : *«Il n'y a pas d'Univers... que des hommes, des hommes à jamais divisés»* (page 313). Il comprend que sa faute est de vouloir faire par force le bien des humains malgré eux (page 314) : *«Cet ordre, ce repos dont nous rêvons pour eux serait la pire malédiction.»* (page 315). Il découvre que le monde se résout en libertés individuelles dont chacune est hors d'atteinte. Il apprenait que la recherche du Bien universel mène aux persécutions, aux massacres, aux destructions, cause le malheur, fait surgir le Mal. Finalement, il voyait que le Bien n'existe pas comme valeur universelle, qu'il n'y a que des êtres divisés, hostiles, exploitants et

exploités, conquérants ou conquis, et qu'on ne peut rien pour eux. Ses grands rêves de progrès, de liberté, s'effondraient ; il constatait que les humains ne voulaient pas le bonheur. Malgré l'expérience d'une vie plusieurs fois centenaire, malgré le pouvoir qu'il avait exercé à maintes reprises, il n'arrivait pas à améliorer leur vie, à instaurer la justice, à faire triompher la raison, l'intérêt du plus grand nombre. L'Histoire se déroulait, et rien ne progressait, l'humanité revenait toujours à la violence, à l'oppression, à l'injustice sous toutes ses formes.

Méprisant l'Europe (pages 291, 307), l'Amérique lui offrit l'espoir d'une nouvelle utopie (page 288). Mais il découvrit la vaine cruauté de la conquête espagnole, regretta la destruction inutile de l'empire inca : *«Chaque once de métal avait été payée par une once de sang. Et les coffres de l'empereur demeuraient vides, ses peuples croupissaient dans la misère. Nous avons détruit un monde, et nous l'avions détruit pour rien.»* (page 312)

Dans la *“Troisième partie”*, d'abord en proie à l'indifférence, à l'ennui (page 332), qui le fait s'abandonner au hasard d'une errance (page 323) autour du monde (page 325), qui lui fait vouloir n'être plus qu'un simple regard (page 325), qui lui fait dédaigner un fleuve qu'il a découvert, Fosca voit son intérêt renaître au contact d'un autre Blanc (page 324), car Carlier a des besoins et des envies (page 330). Il revit grâce à son amitié (pages 333, 334) : *«J'étais content de marcher vers un but... un but qui me donnait un avenir et qui me masquait l'avenir ; plus il était difficile à atteindre, plus je me sentais en sécurité dans le présent.»* (page 353). Mais l'effet de la révélation de l'immortalité sur Carlier (page 347) conduit au conflit (page 352). Laissé seul par son suicide (page 357), Fosca est de nouveau convaincu de l'inutilité de l'action, de la marche, toujours en présence de la Lune (pages 386-387).

Dans la *“Quatrième partie”*, il trouve refuge dans les rêves (pages 363-364), se sent en exil, exclu (page 370), méprise le déguisement qu'il porte, la comédie qu'il joue. Il se sent séparé de lui-même (page 381), il n'est personne, étranger (page 382), mort (page 390) mais qui ne peut mourir (375). Il voudrait avec violence s'imposer aux vivants (380), mais se sent cependant appartenir à l'humanité en chantant avec les autres (page 403). Il joue, mais il lui est impossible de perdre (page 372), il est obligé de tricher. Il n'a que mépris pour les hommes et les femmes du XVIIIe siècle (page 367), pour les vieux comme pour les jeunes, son nihilisme le faisant s'opposer à l'esprit des Lumières (page 369). Pourtant, il montre de l'intérêt pour la recherche scientifique (page 377), pour la science inhumaine (page 394), pour un autre monde invisible. C'est un nouveau projet de domination (page 378) qui lui permettrait de devenir un autre. Il accepte avec réticence le projet de l'université (page 404), car il nie le progrès (page 405). Il ne voit qu'une seule nécessité : agir selon sa conscience. Mais sa conscience ne lui ordonne rien (page 417), et la recherche scientifique lui paraît inutile (page 426), car la science ne permet pas à l'être humain de sortir de lui-même (page 454).

La relation avec Marianne est d'abord marquée par l'aversion (page 373), le conflit avec elle (page 381). Il la dénonce à Mme de Montesson (page 382), ce qui entraîne le défi de Richet (page 383), la tentative d'acheter l'amitié de Marianne (pages 384-385). Il se sent touché par ses paroles (page 385) sous son armure d'inhumanité (page 386). Il renonce au duel (page 388), et, sous les remerciements de Marianne (pages 390-391), se sent vivre, a désormais besoin de son regard (page 395), a besoin d'elle pour vivre (page 399), a l'espoir de redevenir vivant (page 398). Il lui fait un demi-aveu de son immortalité (page 394), et elle lui fait découvrir sa liberté (page 396), mais il ne lui est pas possible d'être sincère (page 399) ; il lui est impossible de changer, de s'améliorer (page 402). Il éprouve du désir (page 404), mais est retenu par le souvenir de Béatrice. Il aspire à l'amour, mais refuse le mensonge (page 406). L'acceptation de cet amour (page 407) le rend vulnérable (page 408), fait de lui, de nouveau, un homme, de nouveau attentif au monde (page 409), réapprenant à le regarder (page 411), s'intéressant de nouveau à la recherche scientifique. Mais il est repris par la crainte de la fuite du temps (page 412), par la sollicitude pour Marianne (page 414), par la honte de la tromper (page 398), d'être un imposteur (page 401). Et il a le sentiment de n'être pas de son espèce malgré l'amour (page 416), d'être à jamais exclu (page 418). Il constate qu'il n'y a pas d'avenir pour lui (page 417). Aussi n'a-t-il pas vraiment d'intérêt pour les enfants qu'ils ont (page 419). Bompard connaissant son secret (page 420), il a peur à son retour, lui donne de l'argent pour qu'il garde le secret (page 423), éprouve le désir de dire la vérité à Marianne (page 422) qui a fait de lui un être humain parmi les êtres humains (page 437), mais qu'il voit désormais du haut de son éternelle et jeune vieillesse. Il est

d'autant moins tenté de faire des efforts que la femme qu'il aime se détache de cet époux inhumain qui sera toujours là, encore là, alors que sa bouche à elle sera remplie de terre. Il n'est pas vraiment son compagnon puisqu'il échappe à la condition humaine. Il n'est pas comme elle. Il n'est pas son ami. Elle prend en horreur, avant de mourir, celui qui *«pas un instant n'a été son semblable»* et *«ne se prêtait que pour quelques années»*, celui qui *«ne souffre pas dans le même temps qu'elle»* et devant qui elle sanglote : *«Toute seule ! Tu me laisses partir toute seule !»* Elle morte, Fosca retombe dans son morne enfer. Il s'étend sur la tombe de Marianne pendant tout un jour, toute une nuit, se rappelant sa première femme, Catherine, son fils préféré, Antoine, Béatrice qui n'a pas voulu l'aider, son ami Carlier : *«Tous ceux que j'avais aimés étaient morts et j'avais continué à vivre, j'étais là, le même depuis des siècles ; mon cœur pouvait battre un moment de pitié, de révolte, de détresse ; mais j'oubliais. J'enfonçai les doigts dans la terre, je dis avec désespoir : "Je ne veux pas".»* Il a le sentiment d'être toujours un étranger (page 425), demande de pouvoir rester vivant (page 429), aspire à la vie de la vache, mais est prisonnier dans son univers d'être humain (page 431).

Dans la *"Cinquième partie"*, Fosca sombre dans le désespoir parce que, à longueur de siècles, les malheurs, les crimes de l'Histoire ont recommencé, se sont répétés. Sa mémoire est chargée d'horreurs. Son impuissance le torture pendant la Révolution de 1830 comme à Carmona (page 445). Les morts sont inutiles à ses yeux, mais il concède qu'ils sont morts pour la Révolution de demain (page 448). Le coup de baïonnette reçu à la place de Garnier (page 451) le fait espérer mourir. Étranger pour les autres (page 457), il désire devenir une pierre parmi les pierres (page 461). La joie manifestée par les autres quand Spinelle est guéri le laisse indifférent (page 467). Il se rappelle sa propre ardeur, sa propre conviction, mais est séparé d'Armand (page 486) par le sentiment de la perpétuation inéluctable des choses (page 496). Il voit le passé et le présent, comme les verrait Dieu, du fond de l'avenir (page 504). Pour Armand, arrière-petit-fils de Marianne, il a de la sollicitude (pages 449, 454), par fidélité à elle (pages 457, 459, 461, 490, 491) dont il essaie de garder le souvenir au cours du séjour en prison (page 501). Il lui révèle son immortalité (page 452), le met en garde (page 453), envie sa passion intacte (page 485). Il a alors la volonté de s'engager (page 459), de se faire ouvrier pour diffuser le message. Cependant, au moment de la discussion du projet d'insurrection (page 468), il refuse de s'engager, il se détache des autres sur les projets d'avenir, le rêve socialiste (page 502) ; la masse lui répugne (page 469) ; surtout, il lui est impossible de risquer sa vie (page 472), mais il se sent vivant dans le danger (page 475). La survenue de Laure (page 494) est trop tardive : il refuse son amour (page 511).

Dans le *"Prologue"*, Fosca essaie de dissuader Régine de s'occuper de lui (page 34), craignant de voir le temps couler à nouveau au contact des êtres humains (page 35). Pourtant, il est de nouveau amoureux (page 39), redevient vivant (page 75). Il sait, cependant, que le bonheur n'est qu'une illusion de plénitude dans la violence d'un instant (page 79). Avec bonne volonté (page 72), il voudrait faire quelque chose (pages 61, 77, 87, 88), mais en est incapable (page 85). Il refuse d'écrire ses mémoires (page 63), car ressusciter le passé est, pour lui, un effort dérisoire (page 92). Il envisage d'écrire une pièce (78) mais y renonce (page 96, 102), car il n'a pas d'échelle morale (page 74). Son regard sur la comédie humaine est désabusé (pages 103, 104, 105). Entraîné dans un défilé tumultueux, il pense à la femme qu'il avait aimée cent ans plus tôt : ce qui arrive aujourd'hui, se dit-il, c'est exactement ce qu'elle voulait. Cette découverte achève sa déroute : il ne peut pas créer un lien vivant entre les siècles puisqu'ils ne se dépassent qu'en se reniant ; indifférent aux gens qui les habitent, rien ne l'attacherait à leurs projets ; s'il les aime, il ne pourra pas supporter l'infidélité à laquelle son destin le condamne.

Dans l'*"Épilogue"*, Il est en proie à une atonie qui n'est pas un privilège : elle ne dit finalement que l'inanité de la présence à la vie. Elle rejoint à sa manière le dégoût qui prendrait l'humain s'il apprenait que, comme les choses, le temps est là, devant lui, à la fois écoulement indéfini et masse sans valeur et sans prix. Après avoir raconté son histoire à Régine, l'homme immortel, l'homme mort s'en va, retournant à l'enfer de l'indifférence :

«—Je vais m'en aller, dit Fosca.

—Où allez-vous?

—N'importe où.

—Alors, pourquoi partez-vous?

—*Il y a dans mes jambes une envie de bouger, dit-il. Il faut profiter de ces envies.*»

Car il est le lieu maudit de l'oubli et de la trahison. À plusieurs reprises, Beauvoir lui prête cette phrase : *«Les morts étaient morts ; les vivants vivaient.»* Il ne peut même pas caresser l'espoir de se souvenir toujours : ce mot n'a pas de sens pour lui. Tous ses rapports avec les autres en sont pervertis ; il n'atteint jamais dans leur vérité ni l'amour ni l'amitié puisque la base de notre fraternité, c'est que nous mourrons tous : seul un être éphémère est capable de trouver l'absolu dans le temps.

La beauté ne saurait exister pour lui, ni aucune des valeurs vivantes que fonde la finitude humaine. *«Son regard dévaste l'univers : c'est le regard de Dieu, tel que je le refusai à quinze ans, le regard de celui qui nivelle et transcende tout, qui sait tout, peut tout et change l'homme en vers de terre.»* Ceux qu'il approche, il leur vole le monde, sans réciprocité ; il les jette dans la désolante indifférence de l'éternité. *«Sans cesse tout changeait et tout restait pareil.»* Il connaît le poids mortel de l'éphémère, le néant de toute entreprise, il mesure le temps dérisoire imparti à chacune d'entre elles. Un dégoût universel, une nausée fixe, au relent d'éternité pourrie, gâtent dans sa bouche le goût des aliments et le parfum des lèvres. L'humain est pour lui *«un brin d'herbe, un moucheron, une fourmi, un lambeau d'écume.»* C'est en vain que l'amour et l'amitié tentent de le sauver.

L'enthousiasme lui est désormais interdit. Dans sa mémoire repasse le souvenir de toutes les révolutions auxquelles il a assisté, et dont il croit savoir la vanité. Il porte avec lui tout le passé, c'est-à-dire qu'il n'a pas de passé. Il projette devant lui une durée illimitée de temps, c'est-à-dire qu'il n'a pas d'avenir. Comment pourrait-il croire au présent?

Fosca, l'immortel, est aussi l'être humain parfaitement conscient et qui voudrait échapper à la conscience.

Intérêt philosophique

Le roman d'une agrégée de philosophie identifiée à un courant bien connu, l'existentialisme, et qui a toujours voulu écrire des œuvres *«signifiantes»*, ne peut qu'être chargé de sens, proposer un message clair, condamner des valeurs, et en exalter d'autres, présenter une conception du monde cohérente. *«Tous les hommes sont mortels»* par son titre seul annonce son intention philosophique. Mais les réflexions qu'il offre se trouvent d'abord à d'autres niveaux : ce roman historique contient une réflexion sur la politique et l'Histoire, et ce roman psychologique ne peut manquer d'apporter une réflexion morale.

Réflexion sur la politique et sur l'Histoire : Un des intérêts de ce long roman qui se déroule du Moyen Âge à l'époque contemporaine, dans l'ancien et le nouveau monde, est l'interrogation qu'il projette non seulement sur le destin de l'être humain mais sur l'histoire de l'humanité, sur les buts et les moyens de la politique.

Simone de Beauvoir a écrit le roman de 1943 à 1946, alors qu'elle traversait une période qui l'incitait au pessimisme : la guerre, l'Occupation, la mort de ses amis dans la Résistance, la révélation des crimes de guerre, des camps de la mort, l'Épuration. Elle ne voyait pas se lever l'aube d'une époque plus heureuse, ces millions de morts ne se justifiaient par aucun progrès vers le Bien universel. *«Comment penser que mon époque valût mieux que les précédentes, alors que sur les champs de batailles, dans les camps, dans les villes bombardées, elle avait multiplié les horreurs du passé? Le romantisme et le moralisme qui contrebalancent ce pessimisme venaient aussi des circonstances : nos amis morts dans la Résistance, tous ces résistants devenus par leur mort nos amis, leur action avait servi à peu de choses ou même à rien ; il fallait admettre que leurs vies s'étaient donné leur propre justification.»*

On a vu qu'elle avait trouvé l'idée première de son roman dans les chroniques de l'historien suisse Sismondi, qui décrit ce qui s'était passé au XIV^e siècle dans beaucoup de villes assiégées. Cette horreur l'avait saisie : *«Je restai un long moment immobile, le regard fixe, en proie à une vive agitation.»* Après une guerre où des millions de gens avaient été tués, ce sujet était d'une terrible actualité. Elle s'efforça de comprendre ce que ressentaient les hommes qui condamnaient leurs femmes, leurs enfants à mourir sous leurs yeux dans les fossés. *«En 43-44, j'étais investie par l'Histoire et c'est à son niveau que j'entendais me placer.»*

Mais, dans le livre, la perspective de la réflexion politique s'est élargie, Fosca suivant une évolution de l'égoïsme à l'altruisme, que Beauvoir commenta ainsi : *«Il a d'abord considéré le monde avec les yeux du politique qui se fascine pour les formes : cité, nation, univers ; ensuite, il lui a donné un contenu : les hommes ; mais il a voulu les gouverner du dehors, en démiurge ; quand il comprend enfin qu'ils sont libres et souverains, qu'on peut les servir mais non disposer d'eux, il est trop fatigué pour leur garder de l'amitié.»*

En effet, à Carmona, l'autocrate qu'est Fosca, *«rongé d'ambition et d'envie»*, passe de l'esprit de conquête au souci du bien matériel de son peuple puis, dépassant *«l'orgueil particulariste qui divise l'Italie et la livre sans défense au roi de France puis à l'empereur d'Autriche»*, il a déjà la vision moderne de son unification qui n'aura lieu qu'au XIXe siècle. Se rendant compte qu'il ne peut rien faire localement, il décide d'essayer d'agir sur la scène mondiale (dès la page 185 : *«À moins d'être le maître du monde entier, aucune réforme sérieuse n'était possible»*) en devenant le conseiller du souverain le plus puissant. Il tend alors à l'utopie, veut extirper le mal de la Terre pour construire (page 262) ; son rêve de l'utopie (page 237) est aussi celui des anabaptistes [pages 280 : la Cité nouvelle des anabaptistes], 277 : pas d'unité politique sans unité spirituelle, volonté totalitaire, à la recherche du Bien universel) ; mais il se rend compte qu'elle entraîne des massacres et des malheurs, il s'en effraie, doute de ce Bien même : *«Les hommes refusent, fût-ce comme les anabaptistes au prix de destructions sauvages, cette plénitude immobile qui ne leur laisserait plus rien à faire.»* Il prétendait s'identifier à l'univers, mais constatait que *«L'univers n'est nulle part. Il n'y a que des hommes, des hommes à jamais divisés»*, découvrait que le monde se résout en libertés individuelles dont chacune est hors d'atteinte. Beauvoir souligna : *«Le thème dominant qui revient, avec un peu trop d'obstination peut-être, à travers tout le livre, c'est le conflit du point de vue de la mort, de l'absolu, de Sirius, avec celui de la vie, de l'individu, de la Terre... Je confrontais le relatif et l'absolu à travers l'Histoire... Comment totaliser l'humanité si chaque homme est unique?»* Ce récit, qui couvre six siècles et conduit le héros autour de la Terre, montre que la dimension des entreprises humaines n'est *«ni le fini ni l'infini mais l'indéfini. Ce mot ne se laisse enfermer dans aucune limite fixe ; la meilleure façon de l'approcher, c'est de divaguer sur ses possibles variations. "Tous les hommes sont mortels", c'est cette divagation organisée ; les thèmes n'y sont plus des thèses mais des départs d'incertains vagabondages.»*

Un humain qui prétend agir sur la totalité de l'univers voit le sens de son action s'évanouir.

Fosca est amené à devenir réaliste. À Charles Quint qui se demande : *«Est-ce cela régner?»* (page 272), et qui est entraîné vers une fatale catastrophe, il lui révèle que sa faute a été simplement de *«régner»* (page 312), d'avoir été entraîné par la monstrueuse mécanique de la politique (*«La mécanique était montée, les rouages s'engrenaient et ils tournaient immuablement à vide.»* [page 271]). Il en vient à penser qu'*«il est vain de vouloir dominer la terre ; on ne peut rien pour les hommes, leur bien ne dépend que d'eux-mêmes.»* (page 313). Il renonce à leur apporter le bonheur : *«Ce n'est pas le bonheur qu'ils veulent : ils veulent vivre.»* (page 314) *«On ne peut rien ni pour eux, ni contre eux ; on ne peut rien.»* De toute façon, l'utopie, *«la plénitude immobile»* conduirait à l'ennui, à l'absence d'action (page 315) : il avait d'ailleurs déjà eu le sentiment de l'inutilité de toute action (*«On ne sert jamais à rien»*, page 197) et il l'a de nouveau pendant la Révolution : *«Un homme ne peut-il rien?»* (page 445). Aussi, Fosca, qui était progressiste au XVIe siècle en voulant améliorer le sort de l'humanité par une action supérieure, ne participe que de loin à un mouvement révolutionnaire qui prétend faire agir le peuple, réaliser les espoirs de la marée humaine à travers les siècles (page 516). Son évolution suit donc celle de la pensée politique occidentale. Mais, alors que celle-ci progresse, lui ne cesse de décliner. Dans la *«Cinquième partie»*, il fait face à Armand, le personnage engagé dont le relativisme optimiste fait face à son relativisme pessimiste (page 503) qui tend à l'indifférence la plus complète. Il semble bien qu'Armand représente l'option que privilégiaient Beauvoir et l'existentialisme en général. Pourtant, elle a eu un jugement conciliant qui amène à se poser des questions : *«En le relisant, je me suis demandé : "Mais qu'est-ce que j'ai voulu dire?" [...] Le récit se conteste sans répit [...] Aucun point de vue ne prévaut définitivement : celui de Fosca, celui d'Armand sont vrais ensemble... la dimension des entreprises humaines n'est ni le fini ni l'infini, mais l'indéfini [...] "Tous les hommes sont mortels", c'est cette divagation organisée ; les thèmes n'y sont pas des thèses, mais des départs vers d'incertains vagabondages.»*

On peut aussi déterminer une philosophie de l'Histoire dans le roman de Simone de Beauvoir. Elle la commenta elle-même : *«L'expérience malheureuse de Fosca couvrait la fin du Moyen Âge et le début du XVI^e siècle ; des guerres stupides, une économie chaotique, de vaines révoltes, d'inutiles massacres, un accroissement des populations que n'accompagnait aucune amélioration de leur sort ; tout dans cette période me semblait confusion et piétinements : je l'avais choisie exprès. La conception de l'Histoire qui se dégage de cette première partie est résolument pessimiste.»* (page 274) ; *je ne la considérais certes pas comme cyclique, mais je niais que son déroulement fût progrès [...] le romantisme et le moralisme qui contrebalançaient ce pessimisme venaient aussi des circonstances; nos amis morts dans la Résistance, tous ces résistants devenus par leur mort nos amis, leur action avait servi à peu de chose, ou même à rien; il fallait admettre que leurs vies s'étaient donné leur propre justification [...]* (page 95) *les malheurs de l'Histoire, ses crimes, sont trop durs à encaisser pour qu'une conscience puisse à longueur de siècles en garder la mémoire sans céder au désespoir; heureusement, de père en fils, la vie, indéfiniment, se recommence.»* (page 96).

Il apparaît qu'il est difficile ou même impossible d'infléchir l'Histoire par une action individuelle, et le déterminisme historique s'impose (*«Le destin de Carmona se décidait à travers le monde tout entier [...] Et rien de ce qui se passait à Carmona ne concernait plus Carmona.»* page 222). À tout le moins, la rupture entre générations est nécessaire pour aller de l'avant car, heureusement, de pères en fils, la vie indéfiniment se recommence.

Il faut bien constater que *«les désirs qui animèrent les hommes du XVIII^e siècle, s'ils s'accomplissent au XX^e, les morts n'en recueillent pas les fruits. L'avenir appelé par Marianne est un présent malheureux, en contradiction avec l'avenir radieux annoncé par le socialisme»* (pages 500-501). Pourtant, dit encore Beauvoir, *«la noire vision proposée au début du roman, le dernier chapitre la conteste. Les victoires remportées par la classe ouvrière depuis le début de la révolution industrielle, c'était une vérité que je reconnaissais aussi. En fait, je n'avais pas de philosophie de l'Histoire et mon roman ne s'arrête à aucune. Dans la marche triomphale qui ferme ses souvenirs, Fosca ne voit qu'un piétinement : mais il ne détient pas le mot de l'énigme ; sa défection ne refuse pas à l'Histoire son sens.»*

À travers cette rêverie sur une immortalité hors d'atteinte, ce que l'autrice mettait également en cause, c'était le mythe de l'Humanité enfin une et réalisée légué par Hegel au marxisme. Et, en effet, elle pouvait alors être proche du communisme, et l'on sait quelle séduction le marxisme a exercée sur quelques-uns des esprits auxquels se réfère notre époque. L'adhésion globale de Simone de Beauvoir et de Sartre aux thèses marxistes ne se comprend qu'à partir de leur objectif commun de désaliénation totale de l'être humain, économique et psychologique. Ils ont ainsi été conduits à avaliser l'essentiel de la ligne politique conçue par le mouvement communiste international. Mais, au moment où elle écrivait *«Tous les hommes sont mortels»*, Beauvoir n'était pas encore communiste, et elle précisa d'ailleurs : *«Les communistes, après Hegel, parlent de l'Humanité et de son avenir comme d'une individualité monolithique : je me suis attaquée à cette illusion en incarnant dans Fosca le mythe de l'unité ("Carmona est trop petite pour moi ; l'Italie est trop petite. On ne peut rien faire à moins de régner sur le monde entier.") ; les détours, les reculs, les malheurs de l'Histoire, ses crimes sont trop durs à encaisser pour qu'une conscience puisse à longueur de siècles en garder la mémoire sans céder au désespoir.»*

«Tous les hommes sont mortels» marqua une étape dans cette voie de l'engagement, non parce que ce roman se déploie autour d'une philosophie de l'Histoire, mais parce que *«le récit se conteste sans répit ; si on prétendait en tirer des allégations, elles se contrediraient ; aucun point de vue ne prévaut définitivement ; celui de Fosca, celui d'Armand sont vrais ensemble.»*

Au-delà de l'idéologie, Beauvoir voulut montrer que toute victoire se change en défaite, et elle a choisi l'immortalité pour que Fosca, dans sa volonté d'agir sur le monde, connaisse une *«faillite d'autant plus fracassante. Je me suis mise à explorer en long et en large la condition d'immortel [...] ce terrible privilège lui découvre les contre-finalités qui rongent et détruisent toute réussite singulière.»*

Réflexion sur les relations humaines : Elles sont impossibles pour Fosca dont l'immortalité équivaut à une damnation pure et simple : aussi étranger en définitive au monde humain qui l'entoure qu'une météorite chue des espaces sidéraux, il est condamné à ne jamais saisir la vérité de ce monde fini : l'absolu de toute conscience éphémère. Ayant tout tenté pour aimer, pour se retremper dans la chaleur d'une communauté, il formule enfin le secret de la malédiction qui pèse sur lui. C'est celle de la solitude. Les autres humains, tous les humains peuvent se regarder, se parler d'égal à égal, ils peuvent risquer leur vie, et, à cause de ce risque assumé, ils savent qu'ils ne sont ni des moucheron, ni des fourmis, mais des êtres humains. *«Ils avaient donné leur vie pour s'en convaincre, et ils en étaient convaincus, il n'y avait pas d'autre vérité.»* Plus rien ne peut avoir de saveur pour celui qui est exclu du banquet fraternel des êtres humains. C'est la vérité qu'exprima aussi Gabriel Marcel en disant que *«l'espérance est toujours liée à une communion, si intérieure qu'elle puisse être. Cela est même si vrai qu'on peut se demander si le désespoir et la solitude ne sont pas au fond rigoureusement identiques.»* C'est exactement ce qu'éprouve Fosca : *«Je marchai vers la porte ; je ne pouvais pas risquer ma vie, je ne pouvais pas leur sourire, il n'y avait jamais de larmes dans mes yeux, ni de flamme dans mon cœur. Un homme de nulle part, sans passé, sans avenir, sans présent. Je ne voulais rien, je n'étais personne.»*

Fosca représente alors l'aspiration humaine à l'indifférence, au détachement, à la sagesse de l'ataraxie, de l'extinction de tout désir.

Mais, par ailleurs, face à Fosca, Régine *«était nue jusqu'à l'os. Il lui arrachait tous les masques et même ses gestes, ses mots, ses sourires : elle n'était plus que ce battement d'ailes au milieu du vide. "Elle essaie, elle essaie". Et il voyait aussi pour qui elle essayait : derrière les mots, les gestes, les sourires, en tous la même imposture, le même vide. "Ah ! dit-elle en riant ! quelle comédie !"»* C'est donc par l'entremise d'une femme que le roman dévoile l'inauthenticité de bien de nos actes. Cette inauthenticité tient d'abord à notre égocentrisme (pages 81, 201, 456, 465 : la mort importante quand elle est individuelle). Pour Hegel, *«Chaque conscience poursuit la mort de l'autre»*.

Fosca aurait voulu pouvoir sortir de lui par la recherche scientifique, mais il en constate l'inutilité : elle est toujours subjective (page 426), la science ne permet pas à l'être humain de sortir de lui-même (page 454).

L'inauthenticité tient ensuite à notre désir de domination, d'abolition de la liberté de l'autre, de réification par le regard (*«Si du moins on pouvait n'être absolument rien. Mais il y a toujours d'autres gens sur terre et ils vous voient.»* page 48).

L'inauthenticité tient enfin à notre désir d'échapper à la solitude (pages 81, 90, 201).

On peut, à condition que soient garanties l'égalité, la liberté, tenter d'opposer à l'inauthenticité l'amitié (page 333) ; l'amour, le vrai amour étant la fusion ; la fraternité.

En fait, cette morale est l'application d'une philosophie, celle de l'existentialisme qui se fonde sur une réflexion sur la condition humaine.

Réflexion sur la condition humaine : Le titre *“Tous les hommes sont mortels”* définit la condition humaine, celle à laquelle tous les êtres humains sont soumis, c'est-à-dire le fait de devoir vivre une vie qu'ils n'ont pas demandée, à laquelle ils peuvent éventuellement prendre goût, mais qui les conduit irrésistiblement vers ce trou où leur apparence corporelle sera finalement enfermée pour se détruire rapidement, et devenir, sous l'herbe qui refleurira indifférente à leurs sentiments, cet «amas de choses sans nom» dont parla Bossuet.

“Tous les hommes sont mortels” est un roman philosophique, écrit par une philosophe existentialiste, une démonstration donc de l'existentialisme qui tient son nom du fait qu'il soutient le primat de l'existence humaine sur toute essence : je ne suis pas une substance dont découleraient des propriétés (un «en-soi»), mais un sujet (un «pour-soi») en situation. Or cette existence est soumise à la mort, l'être humain est condamné à mort : *«Les tyrans ne tuent jamais que des hommes déjà condamnés à mort.»* (page 212) ; *«Les vivants continuaient à vivre comme s'ils n'avaient jamais dû mourir.»* (page 515). Pour l'existentialisme, la conscience de la mort aboutit au sentiment de l'absurdité de la condition humaine :

- «*Il faut beaucoup de force, beaucoup d'orgueil ou beaucoup d'amour pour croire que les actes d'un homme ont de l'importance et que la vie l'emporte sur la mort .*» (page 96) ;
- «*Tous ces gens qui dansaient mourraient bientôt, d'une mort inutile comme leur vie.*» (page 211) ;
- «*Dès l'heure où l'on naît on commence à mourir.*» (page 504) ;
- «*Bientôt, ils seront morts et leurs pensées avec eux.*» (page 66) ;
- «*N'existait-il vraiment aucun recours contre leur mort?*» (page 80) ;
- «*Vivre pour eux, c'était juste ne pas mourir. Pendant quarante ou cinquante ans ne pas mourir ; et, pour finir, mourir. À quoi bon se débattre? De toutes manières bientôt ils seraient délivrés ; chacun à son tour ils mourraient.*» (page 460) ;
- «*Pourquoi vivre, si vivre c'est seulement ne pas mourir?*» (page 468) ;
- «*Entre ces murs, ils vivaient en attendant de mourir.*» (page 494).

Cependant, il y a un existentialisme chrétien et un existentialisme athée.

Pour l'existentialisme chrétien, qui se réclame des analyses de Pascal sur la misère de l'être humain sans Dieu et de la théorie de l'angoisse de Kierkegaard, l'absurdité de la vie humaine est justifiée par la transcendance, la mort est justifiée si on croit en Dieu et en l'au-delà (comme Catherine et Charles Quint qui s'abandonnent à la providence divine, qui acceptent la volonté de Dieu qui a d'ailleurs fait Fosca immortel), en la possibilité de la vie éternelle (le pari de Pascal). Pour un croyant, il est bon de savoir que, au-delà de la vie, existe une autre vie, éternelle et béatifiante, où nous serions réunis avec nos corps glorifiés. Elle ne sera point, pourtant, monotone, justement parce qu'elle sera divine, et que nous ne pouvons pas pleinement l'imaginer à partir de maintenant. Tous les hommes sont mortels, certes, et nul n'échappe à cette loi bienfaisante. Ils sont mortels pour pouvoir se préparer à devenir divinement et corporellement immortels. Ils sont mortels pour apprendre, ici-bas, en balbutiant, dans les difficultés, au milieu des sourires et des larmes, la richesse éternelle de l'amour.

Mais comment accepter un Dieu qui aurait créé le mal, qui envoie la peste (page 161, thème développé par Camus)? «*Ne faites jamais inutilement le mal*» dit avec cynisme Fosca l'incroyant pour convaincre le croyant. «*Dieu ne peut exiger rien de plus d'un empereur. Il sait bien que parfois le mal est nécessaire : après tout, c'est lui-même qui l'a créé*» (page 250). «*On aurait dit qu'un dieu buté s'appliquait à maintenir entre la vie et la mort, entre la prospérité et la misère, un immuable et absurde équilibre.*» (page 275). Il y a donc aussi un existentialisme athée, celui de Jean-Paul Sartre, de Simone de Beauvoir, d'Albert Camus. Refusant la transcendance, l'existentialisme athée montre d'abord la gratuité inutile de la vie. Selon Sartre, à qui, d'ailleurs, le roman fut dédié, «l'homme est une passion inutile.»

Cependant, l'existentialisme athée justifie ensuite la mort par le fait même qu'elle est partagée par tous, sauf justement par l'immortel qu'est Fosca. «*Tous les hommes sont mortels*» reprend évidemment la prémisse majeure d'un fameux syllogisme dont la prémisse mineure est traditionnellement : «*Or Socrate est mortel*» et la conclusion : «*Donc Socrate un homme*». Mais la prémisse mineure est ici : «*Or Fosca est immortel*» et la conclusion devient : «*Donc Fosca n'est pas un homme*». C'est le dégagement en bonne et due forme par l'existentialiste qu'est Simone de Beauvoir de ce qui définit l'être humain : promouvant la liberté absolue de l'être humain, donc sa responsabilité, l'existentialisme athée veut que la vie soit justifiée par l'action entreprise dans un esprit de fraternité pour donner plus de dignité à l'ensemble des êtres humains, par l'engagement. La pensée de la mort, si elle empoisonne tous les moments que nous vivons, les rend précieux aussi : «*Écoutez cette femme qui chante. Est-ce que son chant serait si émouvant si elle ne devait pas mourir?*» (page 215). On pourrait prêter à Beauvoir cette pensée de Malraux : «*Ce n'est pas pour mourir que je pense à la mort, c'est pour vivre.*»

Il reste que la liberté, la responsabilité, la claire conscience de la condition humaine sont souvent refusées par des échappatoires, par ce que Sartre appelle «la mauvaise foi».

Un refuge peut être cherché dans le sommeil (les années de sommeil de Fosca, page 365, qui aspire à «*se rendormir*», pages 78, 525, 376, 455, 508), l'indifférence dernière de Fosca, la tentation de se réfugier dans l'en-soi, d'abdiquer toute responsabilité : «*Je voudrais un travail qui ne m'oblige pas à penser.*» (page 87).

On peut s'abandonner à la paresse, Wolinski ayant d'ailleurs pu noter humoristiquement : «L'immortalité engendre la paresse, parce qu'un immortel remet toujours au lendemain ce qu'un mortel aurait fait le jour même».

On peut aussi choisir de se complaire dans le rêve («*J'aimais mes rêves parce qu'ils se passaient ailleurs... je n'étais plus moi-même*», page 364).

Chez Régine, on trouve ces autres dérivatifs que sont l'appétit de possession («*Moi, je voudrais que chaque chose m'appartienne*», page 20), sa volonté de puissance, son ambition, son orgueil («*Il faut beaucoup de force, beaucoup d'orgueil ou beaucoup d'amour pour croire que les actes d'un homme ont de l'importance et que la vie l'emporte sur la mort*», page 96), sa volonté égocentrique d'exister («*Elle aussi, elle essaie d'exister*», page 84 – «*Elle essaie, elle essaie : le jeu de la maîtresse de maison, le jeu de la gloire, le jeu de la séduction, tout cela n'était qu'un seul jeu : le jeu de l'existence*», page 105 – «*Elle existait*», page 106. Or Beauvoir a fait d'elle une comédienne (en jouant, elle «*feint d'exister*» (page 100) qui aspire à la gloire, qui ne vit que pour l'extériorité, la supériorité, la célébrité, la postérité (alors que son art est éphémère ; aussi est-elle conduite au désespoir et à la folie en se rendant compte qu'elle n'est qu'un brin d'herbe dans la multitude humaine).

On peut se réfugier dans la folie (page 525), recourir au suicide (pages 357, 358, 375, 438) tandis qu'au contraire, le refus d'envisager la mort se constate même chez de nombreux vieillards qui n'y voient qu'une perspective vague et indéfinie.

L'illusion de la totalité qui nie les limites est celle de Fosca qui, soumis à une répétition exaspérée et exacerbée de l'existence qui appelle un terme, voit la seule possibilité de donner un sens, une direction, à sa vie en se dilatant aux dimensions de l'éternité, de l'infini dans le temps et dans l'espace.

En fait, être vraiment, c'est exercer sa liberté (page 396), c'est avoir une vie pleinement vécue grâce à l'amour (pages 17 - 19 - 49 - 58 - 69 - 79 : «*L'instant flambait, l'éternité était vaincue*», 108 – 395 ; l'accord avec le cosmos qu'il permet, page 409) ; grâce à l'action exercée au service des autres, grâce à la participation à une entreprise libératrice : dans sa recherche d'une solution politique à la crise de la société bourgeoise, l'existentialisme assure, chemin faisant, le soutien inconditionnel de la liberté où qu'elle soit menacée.

Cette action pour les autres et pour soi («*On ne pouvait rien pour eux si on ne voulait rien pour soi-même avec eux*» page 512) fait sortir de soi-même (page 397 : «*on doit préférer la cause que l'on sert à son propre destin*», page 486), respecte la liberté de l'autre, justifie la vie en faisant affronter la mort qui, au lieu d'être absurde, lui donne alors son sens («*J'allais tuer un homme sans risque et sans joie, pour m'occuper*», page 387- «*Ils donnaient leur vie pour qu'elle fût une vie d'homme*», page 472), n'est jamais terminée («*Demain il faudra lutter encore dit Armand... demain il faudrait recommencer à vouloir, à refuser, à combattre*», page 520), crée une autre transcendance.

C'est l'engagement : celui de Fosca à Carmona contre la peste («*Tu as vaincu la famine. Mais Dieu a envoyé la peste et la peste t'a vaincu*», page 161) ; celui d'Antoine ; celui de l'anabaptiste («*Il n'y a qu'un seul bien. C'est d'agir selon sa conscience*», pages 282, 405) ; celui de Carlier («*Tu auras fait ce que tu voulais faire*», page 343) – «*Tu rendras aussi un grand service aux hommes*», page 345) ; celui que lui recommande Marianne («*Essaie de rester un homme parmi les hommes. il n'y a pas d'autre salut pour toi*», page 434) – «*Crois en eux, reste avec eux, reste un homme*», page 461) – «*J'entendais sa voix : "Reste un homme"*», page 490) ; celui défini par Armand (le combat, vécu au présent, l'avenir étant limité, page 505, pour l'amélioration des conditions sociales, politiques, etc.. cet engagement permettant à Armand et à Laure d'accepter l'immortalité de Fosca comme un atout pour leur cause ; ils ne sont pas pétrifiés par son regard parce qu'ils sont engagés corps et âmes dans leur époque) ; celui des révolutionnaires («*L'avenir du monde était dans leurs mains... ils pressaient le destin de l'humanité contre leur cœur*», page 469 – «*Quelque chose allait arriver par eux : ils le croyaient. Ils croyaient qu'ils pouvaient quelque chose [...] prêts à mourir pour s'en convaincre, prêts à donner leur vie pour affirmer qu'elle pesait lourd sur la terre*», pages 470-471).

Ajoutons celui des résistants français qui, raconte Sartre, «à chaque seconde, vivaient dans sa plénitude le sens de cette petite phrase banale : Tous les hommes sont mortels. Et le choix que chacun faisait était authentique, puisqu'il se faisait en présence de la mort.»

Or amour et action sont précisément interdits à Fosca. Il ne peut rien risquer. Il ne peut rien vouloir. Ni rien faire. Il n'existe donc pas. Pour nous qui sommes mortels, il est nécessaire de donner un poids réel à nos instants en les vivant intensément, à nos actes, en nous y engageant totalement.

L'amour est impossible pour l'immortel, car l'amour est impossible entre deux êtres dont les conditions ne sont pas les mêmes (pages 215-216, 429). L'action est impossible pour l'immortel qui a le sentiment de l'inutilité de toute action («*On ne sert jamais à rien.*» page 197).

Pour Geneviève Gennari, «*Tous les hommes sont mortels*» nous donne bien l'image négative de la fraternité humaine et finalement la preuve par l'absurde de la nécessité de l'action.»

Mais il faut, pour cela, appartenir à la communauté humaine («*Par ce regard ils se faisaient don l'un à l'autre de la joie qui venait d'éclater dans leurs cœurs : c'était dans ces échanges triomphants qu'ils trouvaient la force d'affronter la mort et des raisons de vivre.*» page 467 – «*Ils étaient des hommes, ils vivaient. Moi, je n'étais pas des leurs.*» page 521). Fosca, ne pouvant mourir, est hors de l'humanité. Son immortalité, paradoxalement, l'empêche de vivre. Elle fait perdre toute importance aux vertus (page 74). Il ne peut donc pas s'engager comme Armand, dont l'action révolutionnaire fait le personnage positif du livre.

Destinée de l'œuvre

La philosophie existentialiste avait, avec *"Tous les hommes sont mortels"* son grand roman métaphysique que Beauvoir croyait «*de loin le meilleur, supérieur à "L'invitée", supérieur au "Sang des autres".*»

Elle raconta, dans *"La force des choses"* : «*À mon retour de Hollande, j'appris que "Tous les hommes sont mortels" venait de paraître. "Ma femme aime beaucoup votre dernier roman", me dit Nagel. "Vous savez que les gens le trouvent très en dessous des autres; mais elle l'aime beaucoup." Je ne savais pas. J'y avais travaillé avec tant de plaisir que je le croyais de loin le meilleur. Plusieurs de mes amis, ayant lu le manuscrit, partageaient cet avis. J'avais entendu dire (peut-être à tort) que Queneau avait proposé à Gallimard de tirer tout de suite le livre à 75000 exemplaires. J'avais été déconcertée quand j'avais appris par Zette que Leiris me reprochait de faire du fantastique un usage trop raisonnable : "C'est un surréaliste qui parle", me dis-je, pour me rassurer. La phrase de Nagel me prit au dépourvu et j'eus un petit choc. Elle reçut bientôt des confirmations. Les critiques me ménagèrent peu : Rousseaux alla jusqu'à regretter d'avoir naguère parlé de moi avec faveur et annonça que je n'écrirais plus jamais rien de bon.*

En le relisant, je me suis demandé : mais qu'est-ce que j'ai voulu dire? [...] Le récit se conteste sans répit [...] Aucun point de vue ne prévaut définitivement...la dimension des entreprises humaines n'est ni le fini ni l'infini, mais l'indéfini [...] "Tous les hommes sont mortels", c'est cette divagation organisée ; les thèmes n'y sont pas des thèses, mais des départs vers d'incertains vagabondages» (page 98).

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com